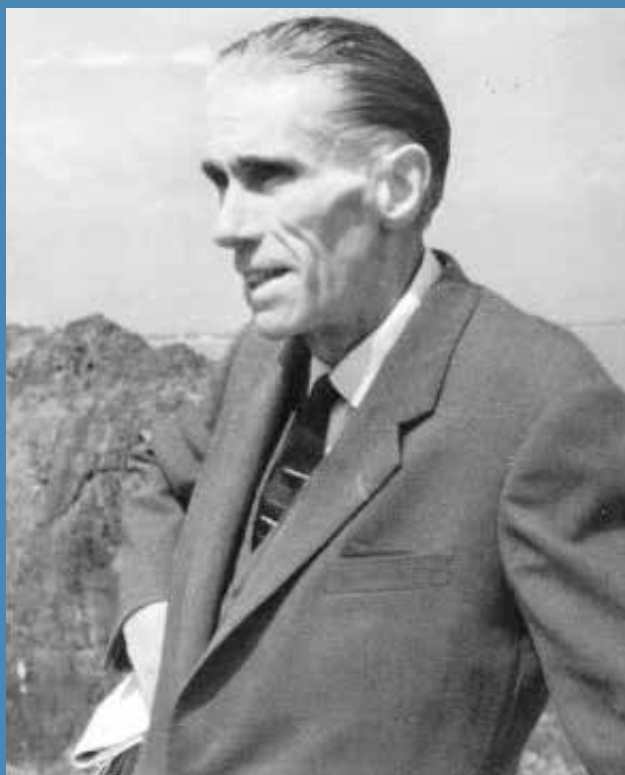


Louis-Gilles PAIRAULT

PIERRE LAFUE, UN HOMME, UNE ÉPOQUE

Étude historique



2023

Louis-Gilles PAIRAULT

**PIERRE LAFUE,
UN HOMME, UNE ÉPOQUE¹**

Étude historique

2023

1 Nous empruntons ce titre à un texte de Pierre Lafue lui-même, celui de ses Mémoires (non publiés, Archives nationales, 653 AP 14).

SOMMAIRE

INTRODUCTION : une notice historique pour éclaircir le passé

I. PIERRE LAFUE, L'HOMME PRIVÉ	Page 5
Une enfance au pied du Mont Lozère	
Un germaniste qui ne part pas au front	
« J'avais souvent préféré les étrangères... »	
<i>Marie Kireeff et Hélène Stefanowicz ou la fascination de l'Est</i>	
<i>Armande Craniquand, la première épouse</i>	
<i>Hélène Lourtil, la deuxième épouse</i>	
<i>Marguerite Duras, « compagne d'une saison en enfer »</i>	
<i>Marion Signoret, une de ses admiratrices</i>	
<i>Yolande d'Argence, la fondatrice</i>	
II. ENTRE JOURNALISME ET POLITIQUE	Page 11
Une carrière de professeur d'allemand	
Un journaliste conservateur	
La tentation politique	
<i>Quelques tentatives d'action</i>	
<i>Un proche collaborateur de Georges Mandel (1934-1940)</i>	
Un large cercle de fréquentations	
La carrière littéraire	
III. UN GERMANISTE SOUS L'OCCUPATION	Page 18
Être spécialiste de l'Allemagne, une qualité et un fardeau	
Reprise de ses activités aux débuts de l'Occupation	
La fuite... à Vichy	
Activités à Vichy (1943-1944)	
<i>« Découverte de la Russie »</i>	
À la Libération	
IV. UNE PERSONNALITÉ CONSIDÉRÉE DU MONDE DES LETTRES	Page 24
État des publications de Pierre Lafue	Page 26
Sources	Page 28
Bibliographie	Page 29
Liste des annexes	Page 30
Remerciements	Page 31

Introduction

L'écrivain et historien Pierre Lafue (1895-1975), outre une riche vie privée et mondaine, fut un travailleur infatigable et mena de front plusieurs carrières : enseignant d'allemand pendant vingt-cinq ans, journaliste dans la presse hebdomadaire, grand reporter occasionnel à l'étranger, auteur de nombreuses publications historiques de référence, il fut encore romancier et même collaborateur politique de Georges Mandel dans les années trente.

La fondation Pierre Lafue, créée en 1976 et dont le siège se trouve à Paris, a souhaité faire rédiger une notice historique sur la vie et l'œuvre de Pierre Lafue. Cette notice historique, en s'appuyant sur une recherche et une exploitation rigoureuses des sources, retrace la biographie et l'œuvre de Pierre Lafue dans ses différents aspects : enseignements, relations privées et publiques, parcours politique, déplacements, engagements et convictions politiques, publications scientifiques, littéraires et journalistiques.

Dans cette étude, nous nous sommes efforcés de ne faire double emploi ni avec l'introduction de qualité rédigée en 2008 pour l'inventaire du fonds privé Pierre Lafue conservé aux Archives nationales, ni avec la notice rédigée en 2005 par Michel Portal, ami de Yolande d'Argence-Lafue, et conservée dans ces mêmes Archives nationales sous la cote 653 AP 44.

Chapitre I

Pierre Lafue, l'homme privé

Une enfance au pied du Mont Lozère

Pierre Lafue est originaire de la Lozère : c'est dans un petit village des Cévennes, Pont-de-Montvert², situé sur le flanc sud du Mont Lozère et frontalier du département du Gard, qu'il vit le jour, le 18 septembre 1895³. Mende, modeste chef-lieu du département, était à 50 kilomètres au nord. Alès, dans le Gard, distante d'à peu près autant vers le sud-est. Nîmes était à 100 kilomètres au sud, et Montpellier, où il allait résider fréquemment, à 130 kilomètres.

Sur cette terre austère et rude, que traverse le Tarn, et qui fut le fief d'une importante communauté huguenote (le village fut même l'un des hauts lieux de la guerre des Camisards au début du XVIII^e siècle⁴), c'est dans la religion catholique qu'il fut élevé, par une mère qui semble avoir été relativement pieuse⁵. Marie Coralie Eugénie Gui (aussi orthographié Guy, et couramment appelée Eugénie), née en 1867, avait vingt-huit ans à sa naissance. Son père, Léon, receveur municipal du fisc, était un notable, et la famille avait des connaissances parmi les hommes politiques influents⁶. Né en 1857, il était alors âgé de trente-huit ans. Le futur écrivain, auquel sont donnés les prénoms de Pierre et Albert, fit une bonne scolarité et partit faire ses études secondaires au lycée d'Alès.

Le couple avait trois autres enfants : une fille, Amélie-Louise (couramment appelée Amélie), avec qui Pierre eut des relations assez soutenues, résidant longuement chez elle à Montpellier à plusieurs reprises dans sa vie ; Jean, qui s'établit comme médecin à Foix ; et Jules, de huit ans plus âgé que lui (1887-1971), chez qui Pierre devait résider également à plusieurs reprises, et qui occupait le poste

2 Village de montagne qui ne comptait pas 300 âmes à la fin du XX^e siècle (bien qu'il ait été chef-lieu de canton), il a été touché par la politique des fusions de communes rurales au début du XXI^e, et a fusionné en 2016 dans une nouvelle commune : Pont-de-Montvert Sud Mont Lozère.

3 Archives départementales de la Lozère, 4E116/18, acte de naissance de Pierre Lafue (https://archives.lozere.fr/archive/resultats/etatcivil/tableau/FRAD048_ETATCIVIL/n:88?Rech_commune=Pont+de+Montvert&RECH_unitdate_exacte=1895&type=etatcivil, consulté le 22 septembre 2023).

À la fin de sa vie, d'autres dates de naissance apparaissent dans plusieurs documents (1899, et même 1902 dans sa notice nécrologique : Archives nationales, Pierrefitte, 653 AP/1, dossier 1). Mais l'acte de naissance, comme de nombreux autres documents administratifs officiels (tel le registre matricule militaire,) indiquent bien 1895.

4 Pont-de-Montvert passe pour avoir été le point de départ de la guerre des Camisards, lorsque le 24 juillet 1702 y fut lynché l'abbé Cheyla, épisode d'ailleurs évoqué à plusieurs reprises par Lafue, notamment dans son roman *Le village aux trois ponts* (Paris, Les Éditions de France, 1939, 202 p.; cf. également <https://www.cevennes-montlozere.com/a-voir-a-faire/patrimoine-et-culture/villages-et-patrimoine/le-pont-de-montvert-premier-village-sur-le-tarn/>, page consultée le 25 septembre 2023).

5 « ...J'avais demandé cette grâce à la Sainte Vierge » lui écrivit-elle ainsi en mai 1917 lorsqu'elle apprit qu'il ne serait pas envoyé à la guerre (Archives nationales, Pierrefitte, 653 AP/5, dossier 1, lettre d'Eugénie Lafue, 25 mai 1917).

6 AN, F/7/15 746, Renseignements généraux, dossier 8813 (1953). La note, qui n'est pas dépourvue d'erreurs, qualifie le père de Lafue d'ancien sénateur de la Lozère et questeur du Sénat : nous n'avons pas trouvé confirmation de ces indications.

prestigieux de trésorier payeur général de la Corrèze, à Tulle, pendant l'Occupation : personnage assez remarquable que ce Jules Lafue, et dont il y aura lieu de reparler ultérieurement.

Un germaniste qui ne part pas pour le front

Né en 1895, Pierre faisait partie de la « classe 1915 », comme l'usage nommait à l'époque les jeunes gens appelés sous les drapeaux. Mais il fut ajourné plusieurs fois, par le conseil de révision en 1914, 1915 et 1916, puis à nouveau par la commission de réforme le 23 mai 1917, avant d'être définitivement exempté par le conseil de révision le 15 juin 1920⁷. Pierre Lafue ne participa donc pas aux combats de la Grande Guerre, pendant laquelle il obtint son bac le 15 novembre 1915, et le 16 février 1916, fut licencié ès lettres en allemand à la faculté de lettres de Montpellier⁸. En octobre 1917, à la suite de son ajournement, il fut affecté comme professeur d'allemand au lycée de Cusset, petite bourgade de la banlieue immédiate de Vichy (Allier⁹).

Pierre Lafue devait s'illustrer par son intérêt pour l'Europe centrale et orientale, particulièrement l'Allemagne, la Pologne et la Russie, et la connaissance très fine qu'il en avait. À moult reprises, ces nations revinrent au cours de sa carrière, au fil de ses amitiés, ses rencontres, ainsi que dans ses articles et ses écrits. Pourquoi cet intérêt pour la langue allemande chez le jeune Lafue, plus tard qualifié de « meilleur germaniste de sa génération »¹⁰ ? Car, en cette période de l'histoire de France, « les études germaniques ne sont pas une discipline comme les autres »¹¹... Son intérêt pour cette langue remontait à ses plus jeunes années : en juin 1914, alors qu'il n'avait que dix-neuf ans, il organisait déjà un séjour en Allemagne, auprès d'un correspondant épistolaire¹². Au premier été après la guerre (septembre 1919), il passait ses vacances en Autriche...¹³

L'intérêt pour la culture germanique peut surprendre : rien ne semble l'y avoir orienté dans son environnement familial. Mais rappelons que, même dans la France vaincue de la fin du XIX^e siècle, la langue et la culture germaniques jouissaient d'un prestige considérable, tant dans le domaine de la littérature que de l'histoire ou des sciences humaines au sens large. L'attraction pour le protestantisme, avec comme corollaire celui de la langue allemande et de la Suisse, où Pierre Lafue eut l'occasion de séjourner, ont pu jouer un rôle. Son amitié avec un jeune homme un peu plus âgé que lui, dont il devait tirer la matière de son premier roman¹⁴, et leur commune révolte contre la guerre, également. Et peut-être aussi une rencontre, celle d'une jeune femme, Héléna Stefanowicz, étudiante arrivée en 1912 à Montpellier¹⁵.

« J'avais souvent préféré les étrangers... »¹⁶

Outre la correspondance de Lafue, plusieurs de ses romans permettent de retrouver les traces de

7 Le motif invoqué est, selon les termes un peu vagues du document militaire de l'époque, « faiblesse irrémédiable » : cf. Archives départementales de la Lozère, registre matricule militaire R 8236, classe 15, n° 42, https://archives.lozere.fr/ark:/24967/vta0cd0690f14f2015a/daogrp/0/layout:table/fidsearch:RECH_f7e5c9c26c2b8dbd4ccb0684a85a833c#id:1793341907?gallery=true&brightness=100.00&contrast=100.00¢er=1494.500,-2139.000&zoom=5&rotation=0.000, consulté le 22 septembre 2023.

8 AN, 653 AP/2, dossier 1.

9 Cusset compte de nos jours 12 000 habitants et fait partie de l'agglomération de Vichy. Lafue était domicilié à Vichy, rue Bardieux.

10 Notice nécrologique de P. Lafue, *Le Figaro*, 13 août 1975 (AN, 653 AP/1, dossier 1).

11 Phrase d'introduction de Michel ESPAGNE et Michael WERNER (dir.), *Histoire des études germaniques en France (1900-1970)*, (cité par R. KREBS, *Les germanistes français...*, op.cit., p. 13)

12 Cf. AN, 653 AP/6, dossier 1, lettre de Heinrich Straube, Cassel, 26 juin 1914 ; la singulière concomitance de ce courrier avec la date de l'attentat de Sarajevo laisse à penser que ce séjour ne put avoir lieu...

13 AN, F/17/27 731, dossier de carrière de P. Lafue.

14 *La France perdue et retrouvée*, Paris, Librairie Plon (collection « Le Roseau d'or »), 1927, 223 p.

15 AN, 653 AP/6, dossier 1 extrait du registre d'immatriculation des étrangers du département de l'Hérault, 27 novembre 1912.

16 Formule utilisée par Lafue lui-même dans une partie de son journal publié dans Y. d'ARGENCE, *La Maladetta*, op.cit., p. 197.

certaines de ses relations féminines : c'est particulièrement le cas de sa saga *Patrice ou l'été du siècle* (quatre volumes parus à partir de 1945), où les héroïnes sont désignées sous des pseudonymes transparents (Hela, pour Hélène) et parfois sous leur vrai nom (c'est le cas de Marie Kireeff).

Les versions non publiées de ses mémoires¹⁷ comportent également de nombreuses évocations (qui ont été retranchées de la version publiée sous le titre *Pris sur le vif*) : c'est ainsi le cas de la captivante évocation du séjour à Varsovie pendant la guerre polono-bolchévique à l'été 1920, en compagnie d'Hélène Stefanowicz, ou du récit de l'Exode de 1940... vécu avec la jeune Marguerite Duras.

Marie Kireeff et Hélène Stefanowicz, ou la fascination de l'Est

Premier amour connu du jeune Pierre, qui n'avait que dix-neuf ans, Marie Kireeff était une jeune Moscovite qu'il avait rencontrée à Montpellier avant-guerre. Les lettres qu'elle échangea avec lui au tout début de la guerre (dont une quinzaine nous sont conservées¹⁸) témoignent d'un amour platonique, mais sincère : « que mon amitié puisse se transformer en un sentiment plus vif et plus tendre, je veux bien l'admettre », lui écrivait-elle le 26 octobre 1915. Trente ans plus tard, dans *Patrice*, Pierre Lafue faisait d'elle, sous son vrai nom, l'une des protagonistes principales de son roman autobiographique¹⁹...

Une autre protagoniste de la saga porte le nom de Hela : c'est, à peine déguisée, Hélène Stéfanowicz (ou Stéphanovitch), sujette russe de nationalité polonaise, qui joua un rôle important dans l'initiation amoureuse mais aussi politique et intellectuelle de Pierre Lafue. De quatre ans son aînée, elle était née en mai 1891 à Svolen (aujourd'hui Zwolen), petite ville de Pologne centrale alors sous administration russe. À l'université de Montpellier où Pierre suivait ses études, elle faisait partie du petit cercle d'étudiants russes avec lequel il avait sympathisé, et parmi lesquels se trouvait Arthur Fleicher, l'un de ses grands amis de jeunesse, avec qui il échangea longuement sur la Russie et la Révolution d'octobre. C'est par leur intermédiaire que le jeune Lafue put rencontrer, à l'été 1916, à Lausanne où il était réfugié, un activiste politique russe déjà célèbre mais promis à une plus grande célébrité encore : Vladimir Illitch Oulianov, dit Lénine²⁰.

Hélène lui écrivait en français, en allemand, en polonais parfois : « Piotrusin mon chéri », l'appelaient-elle²¹. Leur relation paraît avoir été sérieuse : à peine la guerre terminée, dès le début de 1919, Pierre envisagea sérieusement de partir enseigner Pologne (puis en Roumanie), dans l'intention affichée de mieux gagner sa vie, mais plus probablement pour rejoindre Hélène²². Ce voyage se fit, en 1920, et donna lieu à un intéressant récit de son séjour à Varsovie pendant la guerre russo-polonaise. Hélène y paraît en activiste politique passionnée, Pierre en observateur quelque peu distant²³. Les tempéraments semblaient mal accordés, et l'éloignement fit le reste ; Hélène demanda le renvoi de sa bague de fiançailles en février 1921, alors qu'en septembre 1920, Pierre venait de se marier... Ils continuèrent toutefois à s'écrire de loin en loin, et en 1926 elle lui proposait encore de venir la voir en Pologne, ajoutant non sans lyrisme : « dites à celle que vous aimez, si elle connaît mon existence, que je ne lui en veux pas de m'avoir pris votre amour »²⁴.

Armande Craniquand, la première épouse

De la première femme de Pierre Lafue, peu d'éléments nous sont connus : deux photos, datant du

17 Sous les cotes 653 AP/11 à 15, et sous différents intitulés : 'L'Iceberg', 'Un témoin, une époque', 'Un homme, une époque', 'Souvenirs d'un témoin'.

18 AN, 653 AP 6, juillet 1914-octobre 1915.

19 Voir *Patrice, Patrice ou l'Été du siècle. IV. Fumées sur la ville*, Paris, Gallimard, 1947, p. 6-8 (résumé des trois premiers volumes).

20 Écho de ces conversations intellectuelles, près de cinquante lettres d'Arthur Fleicher ont été conservées, écrites entre mai 1917 et septembre 1928 (AN AP 653 8, dossier 2). Apprenant en juillet 1945 leur mort héroïque à tous deux, il leur rendit un vibrant hommage commun dans son journal non publié (AN AP 653/12), dont là encore ses mémoires publiés ne conservent que la référence à Arthur Fleicher, et non celle (pour autant particulièrement riche et touchante) à Hélène (Cf. *Pris sur...*, *op.cit.* p. 222-223).

21 AN, 653 AP, 6, dossier 1, lettre du 11 mars 1925.

22 « Mais pourquoi cette idée ? Qu'y faire en Pologne ? [...] Si tu ne dois pas y trouver une séduction bien bien avantageuse, ce n'est pas la peine de quitter le certain pour l'incertain » (AN, 653 AP 5, dossier, 1, lettre de sa mère Eugénie Lafue du 24 février 1919).

23 AN, 653 AP 13, juillet 1920, p. 28 sq.

24 AN, 653 AP 6, dossier 1, lettre du 13 décembre 1926.

milieu des années vingt, nous la montrent avec lui²⁵. Si le couple demeurait bien à Vichy²⁶, leur mariage fut célébré à Paris IX^e, le 20 septembre 1920. À travers la correspondance échangée avec ses parents, Armande apparaît comme une commerçante tenant un magasin d'étoffes ou de vêtements²⁷. On sait peu de choses de leur vie commune, sinon que la propre mère de Lafue, alors souffrante, semble avoir apprécié cette bru²⁸, et qu'ils n'eurent point d'enfant. Au début de 1925, leur relation était décrite par Lafue comme terminée : « ces soucis ont disparu avec celle qui en était la cause »²⁹.

Hélène Lourtil, la deuxième épouse

Charmante, gaie et frivole, c'est ainsi que nous apparaît aujourd'hui Hélène Lourtil dans les quelques lettres qu'elle adressa à Pierre, en mai 1933, depuis la Côte d'Azur où elle passait des vacances pendant que lui-même travaillait à son livre sur Gaston Doumergue. Bains de mer et coups de soleil, phrases courtes et maladroites (« votre Mendel »), rouge à lèvres déposé sur l'enveloppe et détails quelque peu intimes, formaient la teneur de sa correspondance. Bien loin, dès lors, des réflexions politiques d'Hélène... Après quelques mois d'hésitations, une première date de noces fixée au 3 octobre 1933, et d'autres projets d'alliance de part et d'autre³⁰, ils se marièrent finalement le 22 mai 1934, à Paris XIV^e. Le couple était alors domicilié rue Froidevaux³¹, mais semble rapidement avoir cessé la vie commune³². Pourtant, Pierre se déclarait toujours marié dans ses dossiers de notation de l'Éducation nationale pendant toutes les années trente et presque jusqu'à la fin de la guerre³³.

Marguerite Duras, « compagne d'une saison en enfer »³⁴

Ce fut durant la Drôle de Guerre, en février 1940, que Lafue fit la connaissance de la jeune Marguerite Donnadiou, épouse Antelme, qui était alors âgée de vingt ans. « Elle m'avait paru si petite que je l'avais d'abord prise pour une enfant. Son frais visage, éclairé par des yeux un peu bridés, aux paupières épaisses, son sourire ambigu, les plages de silence qu'elle ménageait entre deux phrases, plus soupirées qu'articulées, tout cela avait suffi à me captiver »³⁵. Chargée de l'aider dans sa tâche de préparation des émissions de propagande française à destination de l'outre-mer, elle se révéla rapidement inapte à la tâche : « ... son style d'écolière, ses incorrections grammaticales presque naïves, l'impropriété systématique – ou naturelle – des termes qu'elle employait, m'avaient étonné », précise Lafue, qui ajoute avec le recul : « Comment aurais-je pu penser que, vingt ans plus tard, elle animerait un secteur important du nouveau roman et du nouveau théâtre, [...] et cela sans avoir vraiment amélioré sa forme, ni rectifié ses maladresses de langage, dont elle saura, au contraire, se faire un mérite ? »

Si elles la cantonnèrent à des tâches moins littéraires (dont celle de lire les communiqués à la

25 AN, 653 AP, 2, dossier 3.

26 Leur adresse était 4 impasse Montbrun (en avril 1925, AN, 653 AP 5, dossier 2).

27 L'envoi de tissus par Armande est évoqué par sa mère (AN, 653 AP 5, dossier 1, lettre du 20 avril 1923).

28 « Je trouve qu'on se sent en sécurité quand Armande est là », « ça m'a fait bien plaisir ce voyage d'Armande » lui aurait-elle déclaré (novembre 1924, AN, 653 AP 5, dossier 2).

29 AN, 653 AP 13, janvier 1925. Armande ne disparut pas de la vie de Pierre Lafue pour autant : des relations occasionnelles existèrent pendant toute leur vie : « j'ai eu hier de tes nouvelles par une carte d'Armande », lui écrivait ainsi sa sœur Amélie en 1941 (AN, 653 AP 5, dossier 1, lettre du 20 décembre 1941) ; on trouve également trace d'un projet de voyage auquel auraient participé et Armande et Pierre après-guerre (AN, 653 AP 5, dossier 1), ainsi que de relations avec Yolande et Pierre jusqu'à l'année précédant le décès de celui-ci (653 AP 42, dossier 1, 1968-1974), et d'un ouvrage dédicacé à Armande conservé dans la bibliothèque de la Fondation.

30 Au même moment, Lafue entretenait une relation avec une autre jeune femme (AN, 653 AP 6, dossier 1, lettre et photographie de Mlle H. Henry, 31 octobre 1933).

31 Lafue était alors domicilié 59, rue Froidevaux. En 1934-1935, il habita brièvement au 5, rue des Sablons (XVI^e) puis au 8, rue Jacques Mavas (XV^e), avant de se fixer plus durablement à partir de janvier 1936 au 81, rue du Faubourg-saint-Jacques (XIV^e). Ce n'est qu'en juillet 1941 qu'il s'établit au 21, rue du Cherche-Midi (AN, 653 AP, 3, dossier 3).

32 Il aurait divorcé dès novembre 1935 (AN, F/17/15 746, dossier 8813 des Renseignements généraux).

33 Sa notice individuelle de notation signée en mars 1943 l'indique encore marié (AN, AJ 16 6041).

34 Ces termes sont ceux qu'emploie Lafue au moment d'évoquer leur séparation (AN, 653 AP 14, p. 279).

35 AN, 653 AP 13, « Un homme, une époque » (ms. dactylographié), p. 250-252. On remarque en cette occasion (comme en bien d'autres) combien la version publiée est en deçà des versions dactylographiées antérieures : là où celles-ci abondent en détails sentimentaux, celle-là ne laisse subsister qu'une allusion à peine perceptible à cette liaison naissante : « sous des paupières épaisses, ses yeux un peu bridés laissent couler un regard chaud et humide, qui rend encore plus ambigu son sourire, à la fois réticent et prometteur » (P. Lafue, *Pris...*, op.cit., p. 175-176).

radio), les défaillances orthographiques de la jeune femme n'entravèrent pas la naissance d'une liaison, qui allait durer huit mois. Ce furent ensemble qu'ils partirent sur les routes de l'exode, parvinrent jusqu'à Tours, puis se réfugièrent à Tulle chez le frère de Pierre. Les charmes de Marguerite Duras semblent donc avoir largement occupé le cœur de Lafue au cours de l'été 1940. Et même lors du retour à Paris, début septembre, Pierre nota que « le voyage se poursuivait lentement, mais malgré son inconfort et ses incommodités – à Guéret, par exemple, nous dûmes coucher sur de la paille dans une grange – j'aurais souhaité qu'il durât plus longtemps encore, car lorsqu'il serait achevé, notre liaison elle aussi toucherait à sa fin »³⁶. Le couple devait se séparer en revenant à Paris, car, écrit-il, « ma compagne d'une saison en enfer, estimait que l'union de deux êtres ne doit jamais durer au-delà du plaisir, et que toute prolongation sentimentale nous fait courir le risque d'aliéner notre liberté »³⁷. Durant l'Occupation, les deux anciens amants se revirent une fois, avec une légère gêne de part et d'autre.

Marion Signoret, une de ses admiratrices

Il est compréhensible que la notoriété de Pierre Lafue comme journaliste, mais aussi comme écrivain de romans appréciés de la gent féminine, lui ait apporté toute une correspondance d'admiratrices plus ou moins insistantes, ce dont témoignent à l'occasion les lettres conservées dans le fonds privé des Archives nationales. C'est le cas d'une trentaine de lettres adressées par Marion Signoret pendant toute l'année 1946³⁸. Mariée et mère de trois jeunes enfants, elle travaillait dans le domaine de l'édition et les deux amants avaient comme amis communs Francis Ambrière ou François de Roux. L'idylle paraît s'être déroulée en partie à Paris et en partie dans les Pyrénées (Pierre Lafue séjournant chez son frère Jean, médecin à Foix), tandis que la jeune femme résidait entre Foix, Limoux et Pamiers. C'était le cadre de l'histoire de *Patrice* dont Pierre était en train d'écrire les trois derniers volets (*La Mort de Metzger*, *La saison des mimes*, et *Fumées sur la ville*), et pour lesquels Marion ne manqua pas de lui fournir des détails folkloriques et pittoresques. Romanesque, passionnée, la liaison fut durable : les deux amants projetèrent l'écriture d'un livre en commun³⁹. Mais si Pierre était libre, Marion ne l'était pas ; son mari découvrit la liaison en octobre 1946. Les relations épistolaires continuèrent cependant plusieurs années : « Pierre, écrivait Marion le 1^{er} août 1956, souhaite-moi un bon petit bonheur bourgeois, honnête, sinon je pleurerais trop tout ce qu'aurait pu m'apporter certain écrivain que j'ai trop connu⁴⁰ ».

Yolande d'Argence (1918-2011), la fondatrice

C'est en 1958 que Lafue fit la connaissance de la jeune Italienne qui allait devenir son épouse. Il est sans doute inutile de détailler ici les péripéties de la rencontre entre Pierre Lafue et sa voisine de l'étage au-dessus, qui ont été fort bien narrées par elle-même dans ses mémoires⁴¹. Ce fut par hasard, au pied de l'ascenseur, qu'elle rencontra « ce monsieur très élégant et d'une grande distinction »⁴². Il habitait seul un studio en location au quatrième étage de l'immeuble du 21, rue du Cherche-Midi ; elle-même venait de s'installer au cinquième étage. Ils prirent l'habitude de se parler⁴³, puis de se fréquenter, puis de se visiter l'un chez l'autre. Malgré la différence d'âge (Yolande était née en 1918, Pierre en 1895), l'attirance fut réciproque ; Yolande témoigne dans ses mémoires de l'admiration qu'elle porta tout de suite à Pierre, à sa culture, à ses conversations, au réseau varié et riche de ses fréquentations intellectuelles et politiques. Elle rapporte l'intensité de l'amour qu'ils se portaient l'un

36 AN, 653 AP 14, « Un homme, une époque » (ms. dactylographié), p. 276.

37 AN, 653 AP 14, « Un homme... », op.cit., p. 279. Lafue ajoute en conclusion une phrase qui peut nous éclairer sur la nature de sa vie amoureuse jusque-là : « Après tout, j'avais trop longtemps moi-même affirmé ces principes pour lui en vouloir de les avoir contre moi mis en pratique ».

38 AN, 653 AP 6, dossier 1, (1946-1959, essentiellement janvier 1946-mai 1947).

39 Il s'agit probablement d'un livre sur la princesse de Lamballe (AN, 653 AP 10, dossier 9).

40 AN, AP 653 6, dossier 1.

41 Yolande d'Argence, *La Maladetta*, Nice, Fondation Don Bosco, 1982, p. 172 sq.

42 *Ibid.*, p. 172.

43 Yolande d'Argence raconte que ce fut lui, qui un soir ouvrit sa porte comme elle descendait, pour lui demander de lui traduire une lettre en italien envoyée par son éditeur de Bologne (*ibid.*, p. 173).

à l'autre⁴⁴, et raconte avec émotion comment elle l'écoutait longuement parler histoire ou politique, même si, écrit-elle non sans humour, il lui arrivait de se fâcher « quand il critiquait Mussolini »⁴⁵. Le couple officialisa sa relation en se mariant, à Paris VI^e, le 25 janvier 1964. Ce fut elle, après le brutal décès de Pierre Lafue dans un accident de la route le 8 août 1975⁴⁶, qui devait se battre pour honorer sa mémoire, et créer, dès 1976, la fondation qui porte son nom. Le destin même de Yolande d'Argence, issue d'une famille de la noblesse milanaise, est assez romanesque, et digne d'une des héroïnes des romans de Pierre Lafue ; mais c'est là une autre histoire.

44 Elle cite même dans son ouvrage plusieurs pages extraites du journal de Pierre, qui témoigne avec lyrisme de l'amour qu'il éprouvait pour sa femme (*ibid.*, p. 196-204, extrait qui se terminait par cette belle formule : « Elle est le monde »).

45 *Ibid.*, p. 210.

46 Elle était au volant lors de cet accident de voiture survenu le 8 août 1975, près de Reims, dont elle fait un récit poignant dans ses mémoires (Y. D'ARGENCE, *La Maladetta*, *op.cit.*, p 205 sq.).

Chapitre II

Entre journalisme et politique

Une carrière de professeur d'allemand

Durant vingt-cinq ans, Pierre Lafue enseigna la langue allemande aux collégiens. Parallèlement à sa carrière naissante de journaliste, d'écrivain, puis de collaborateur politique, il continua donc d'exercer ce métier d'enseignant, avec rigueur sinon avec passion. Il tenta d'obtenir une nomination en Ile-de-France, à la fois pour des raisons de prestige et pour des raisons pratiques. Il obtint enfin, en août 1929, après douze ans dans l'Allier, son affectation au collège d'Étampes, pour l'année scolaire 1929-1930⁴⁷. Dès la fin de cette première année (et grâce à l'intervention du député Gaston Bazile⁴⁸), il obtint enfin le poste dans Paris qu'il convoitait : il fut nommé, au collège Jean-Baptiste Say (dans le XVI^e arrondissement). Il complétait son service par plusieurs heures par semaine au lycée Turgot, situé dans le IX^e arrondissement. L'accession à la capitale constituait pour lui une consécration, qui lui permettait également de développer ses activités politiques et littéraires beaucoup plus aisément qu'au temps où il se trouvait contraint à d'incessants allers-retours entre Paris et Vichy.

Lafue (qui n'a jamais été agrégé, contrairement à la plupart des grands germanistes de son époque) ne semble pas avoir éprouvé une passion particulière pour l'enseignement, ni noué avec ses collègues enseignants d'allemand de relation particulière⁴⁹. Les appréciations de ses dossiers sont bonnes, sans excès, soulignant surtout qu'il s'intéressait « aux événements de l'Allemagne actuelle », mais qu'il manquait un peu de fermeté (« ne sait pas encourager les élèves » et « n'obtient que des résultats passables »)⁵⁰. « Le contact prolongé avec les adolescents m'effrayait un peu », confia-t-il lui-même plus tard⁵¹.

Il continua à exercer, parallèlement à ses activités politiques et journalistiques, son métier d'enseignant d'allemand en collège. La drôle de guerre réduisit son nombre d'heures, puis la Débâcle les interrompit complètement. Mais il reprit son poste à la rentrée de 1940 à Paris, et poursuivit son enseignement jusqu'à la fin de l'année 1942 ; il fit alors une demande de congé pour convenance personnelle, à compter du 1^{er} janvier 1943 jusqu'au 30 septembre 1943 (c'est à dire jusqu'au début de l'année scolaire suivante)⁵². Sa demande fut acceptée, et il la renouvela pour la période du 1^{er}

47 AN, F/17/27 731.

48 AN, F/17/27 731, dossier de carrière de P. Lafue.

49 Il ne semble pas avoir entretenu de relations professionnelles ou scientifiques avec les grands germanistes, spécialistes de littérature ou de traduction qui devaient marquer leur époque, tels Maurice Boucher, André Jolivet ou Pierre Bertrand – qui enseignaient, il est vrai, en université et non, comme Lafue, en collège (Voir Roland KREBS, *Les germanistes français et l'Allemagne, 1925-1949*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2020, p. 123, 188 et 308).

50 AN, AJ/16/6041, dossier individuel de Pierre Lafue.

51 *L'assassinat du duc de Guise*, Paris, Éditions Club de la femme, 1962, p. 6.

52 AN, AJ/16/6041.

octobre 1943 au 30 septembre 1944, puis à nouveau⁵³ pour celle du 1^{er} octobre 1944 au 30 septembre 1945. Nous aurons l'occasion de reparler plus loin de la teneur de ces courriers, qui devait avoir d'importantes conséquences. Toujours est-il que la carrière de Pierre Lafue comme professeur d'allemand s'interrompt brutalement à la fin de 1942. Elle ne devait jamais reprendre.

Un journaliste conservateur

Pierre Lafue devait mener une brillante et active carrière de journaliste, commencée en 1920, et qui battit son plein entre 1926 et 1939. Les articles qu'il publia dans des journaux nombreux sont légion⁵⁴. Au-delà de cette liste, attardons-nous sur les revues dans lesquelles il publia longuement et eut un rôle actif. Trois revues sont à mettre en avant parce qu'il y a été un contributeur régulier pendant de nombreuses années : la *Revue hebdomadaire*, la *Revue universelle*, et *L'Ami du peuple*.

La *revue hebdomadaire* était dirigée depuis 1922 par François Le Grix ; établie rue Garancière (chez l'éditeur Plon), c'était une revue conservatrice, volontiers anti-parlementariste, qui parlait politique, mais aussi littérature. De parution hebdomadaire (comme on peut s'en douter), elle accueillait des signatures d'hommes politiques et d'écrivains de droite, mais avec une certaine ouverture. Ainsi, durant les années 1922 à 1939, pendant lesquelles Lafue en fut un contributeur régulier, essentiellement sur les questions d'Allemagne et de littérature (il y était considéré comme critique littéraire), elle accueillait les signatures de Pierre Drieu La Rochelle, Philippe Erlanger, Julien Green, Joseph Kessel, Louis Madelin, André Maurois, Constantin Meyer, les frères Jérôme et Jean Tharaud, etc., et même Paul Reynaud et Aldous Huxley.

La *revue universelle*, fondée en 1920, était dirigée par Jacques Bainville, puis après son décès par Henri Massis, fidèle ami de Lafue, qui y contribua de 1921 à 1938 (puis à nouveau de février à juillet 1943, alors que la revue était installée à Vichy⁵⁵). Paraissant tous les quinze jours, c'était une revue aux opinions encore plus à droite que la précédente, nationaliste et proche de l'*Action française*. Y signaient André Bellessort, Henri Bordeaux, Émile Henriot, Jean-Louis Vaudoyer, mais aussi des personnalités comme Léon Daudet, Lucien Rebatet, Charles Maurras ou Alphonse de Châteaubriant. Robert Brasillach y tenait la chronique de la quinzaine et y publia plusieurs de ses romans en feuilleton (*L'enfant de la nuit*, 1934, *Le Marchand d'oiseaux*, 1936).

L'Ami du peuple était une revue nationaliste, dirigée là encore par François Le Grix (qui l'aurait rachetée en 1935 grâce à des capitaux de plusieurs millions versés par... le gouvernement italien). Vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, il s'agissait là d'un journal qualifié d'extrême-droite, xénophobe, et antisémite par plusieurs historiens⁵⁶. Le journal, favorable aux régimes nationalistes en Europe mais néanmoins très méfiant à l'égard de l'Allemagne, cessa sa publication à la fin de 1937⁵⁷.

53 Ce dernier renouvellement fut fait par lettre manuscrite datée du 5 juin 1944, soit la veille du débarquement allié en Normandie (AN, AJ/16/6041).

54 Nous donnons en annexe une liste détaillée de ses articles.

55 Nous n'avons trouvé trace pendant cette période que d'articles historiques sur Louis XVIII ou Tocqueville.

56 Voir Ralph Schor, « Xénophobie et extrême-droite : l'exemple de "L'Ami du Peuple" (1928-1937) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 23 N° 1, Janvier-mars 1976. pp. 116-144. https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1976_num_23_1_2353, consulté le 25 septembre 2023.

57 À titre d'exemple, voici quelques articles de Lafue parus *L'Ami du peuple* (1^{er} novembre et 11 novembre 1935, 1^{er} janvier, 20 septembre et 25 octobre 1936) :

- <https://www.retronews.fr/journal/l-ami-du-peuple-1928-1937/1-novembre-1935/1029/4035311/2?from=%2Fsearch%23allTerms%3D%2522Pierre%2520Bermond%2522%26sort%3Ddate-desc%26publishedBounds%3Dfrom%26indexedBounds%3Dfrom%26tfHistoPeriods%255B0%255D%3DEntre%2520d>
- <https://www.retronews.fr/journal/l-ami-du-peuple-1928-1937/11-novembre-1935/1029/4035305/1?from=%2Fsearch%23allTerms%3D%2522Pierre%2520Bermond%2522%26sort%3Ddate-desc%26publishedBounds%3Dfrom%26indexedBounds%3Dfrom%26tfHistoPeriods%255B0%255D%3DEntre%2520d>
- <https://www.retronews.fr/journal/l-ami-du-peuple-1928-1937/1-janvier-1936/1029/4033695/2>
- <https://www.retronews.fr/journal/l-ami-du-peuple-1928-1937/29-septembre-1936/1029/4037135/1?from=%2Fsearch%23allTerms%3DL%2527Ami%2520du%2520peuple%26sort%3Dscore%26publishedBounds%3Dfrom%26indexedBounds%3Dfrom%26page%3D1%26searchIn%3Dall%26total%3D285761>
www.retronews.fr/journal/l-ami-du-peuple-1928-1937/25-octobre-1936/1029/4036841/1?from=%2Fsearch%23allTerms%3DL%2527Ami%2520du%2520peuple%26sort%3Dscore%26publishedBounds%3Dfrom%26indexedBounds%3Dfrom%26page%3D1%26searchIn%3Dall%26total%3D2857612

Infatigable travailleur, Lafue effectua souvent des déplacements pour des reportages : on le retrouve en Allemagne à de multiples reprises (1929, 1932, 1934), en Autriche (1919, 1934), en Pologne (1920), en Belgique et en Europe centrale (1937)⁵⁸. Lafue était aussi un reporter de haut vol : outre Mussolini ou le chancelier Dolfüss (avec qui il entra en relation pour des raisons plus politiques que journalistiques, et dont il sera question plus loin), il rencontra ainsi des personnalités aussi variées et controversées que le chancelier Hitler, Marcel Déat, et bien sûr Lénine, pour une interview retentissante dont il devait tirer un livre : *Lénine ou le mouvement* (1930)⁵⁹.

La tentation politique

Tentatives d'action politique

Toujours proche des milieux politiques, familier de leurs acteurs de premier plan, Lafue était passionné par l'histoire en train de se faire. Une fois bien lancé dans la carrière journalistique, et alors qu'il était enfin parvenu à se faire nommer à Paris, il s'y impliqua davantage. Il y eut d'abord cette candidature à la députation, aux législatives de mai 1932, dans sa Lozère natale, sous les couleurs de « l'Entente républicaine et nationale ». Sa première et unique tentative d'entrer en politique par le biais de l'élection fut malheureuse⁶⁰.

À la suite de cet échec, Lafue parut rechercher quel pourrait être son mentor (et pourquoi pas, le meilleur « homme providentiel » pour conduire un redressement du pays qu'il appelait souvent de ses vœux dans ses articles et sa correspondance). Serait-ce Gaston Doumergue ? L'ayant approché, il lui consacra une biographie de circonstance, avec l'accord de celui-ci, parue en 1933 peu de temps après qu'il eut cessé ses fonctions de président de la République (juin 1931)⁶¹.

L'ouvrage ne fut pas inutile à la carrière politique de Doumergue, puisque celui-ci, à la faveur des événements du 6 février 1934, revint aux affaires comme président du Conseil. Ce fut dans ce contexte que peu de temps après, Doumergue confia à Lafue, fin connaisseur de l'Europe centrale, deux missions diplomatiques d'importance. En avril, il le chargea d'aller sonder Mussolini, sous les apparences d'une interview journalistique, sur son éventuel rapprochement avec l'Allemagne. En juin, il lui demanda d'aller proposer au chancelier autrichien Dolfüss (et au chef des monarchistes autrichiens, le chevalier de Wiesner), une manœuvre politique de grande ampleur : rien de moins que le soutien de la France à une éventuelle restauration des Habsbourgs. Ce sont, à notre connaissance, les deux seules démarches diplomatiques qu'il lui fut donné d'exercer⁶². Entre temps, Lafue s'était rapproché de Georges Mandel qui, quelques mois plus tard, l'appelait à ses côtés⁶³.

Un proche collaborateur de Georges Mandel (1934-1940)

Évoquer la personnalité de Georges Mandel excéderait évidemment les dimensions de la présente étude⁶⁴. Importante figure politique de la première moitié du XX^e siècle, chef de cabinet et « éminence grise » de Clemenceau, selon la légende, durant la Grande Guerre, Mandel (de son vrai nom Louis Rothschild) n'obtint un ministère que relativement tardivement dans sa carrière, en novembre 1934, dans le cabinet de Pierre-Étienne Flandin (qui succédait à Doumergue), comme

58 AN, 653 AP 5, dossier 1.

59 Lafue rencontra deux fois Lénine : une première fois à l'été 1916, et une seconde, en 1922, grâce à l'entremise de son ami Arthur Fleisher, qui le mit en relation avec Mecheriakoff, ancien gouverneur militaire de Saint-Petersbourg et proche du maître du Kremlin. (P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 41 sq.).

60 Il publia une longue profession de foi dans le journal *Le petit Lozérien* (dont il était directeur, AN, 653 AP 3, dossier 2) et dans *La revue hebdomadaire* de février 1932. La note des Renseignements généraux de 1953 indique une candidature en 1936 (toujours à la députation en Lozère), qui est probablement une erreur de date car nous n'en avons pas trouvé confirmation (AN, F/17/15 746, dossier 8813).

61 *Gaston Doumergue, sa vie et son destin*, Paris, Librairie Plon, 1933, 195 p.

62 Cf. P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 117-127.

63 P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 113-114.

64 Nous renvoyons pour cela à Jean-Noël JEANNENEY, *Mandel, l'homme qu'on attendait*, Paris, Seuil, 1991, 185 p.

ministre des PTT, poste qu'il garda dans les trois cabinets suivants. C'était un ministère « récent, peu considéré, et partant peu convoité »⁶⁵. Mais il s'avérait en réalité stratégique : d'abord en raison de l'ampleur de l'administration concernée (quelque 158 000 agents à travers tout le pays), mais aussi parce qu'il offrait des possibilités de développement et une audience considérables. Ce fut en effet sous sa férule⁶⁶ que la radio d'État fut réformée et étendue, avec un nombre d'heures d'émissions et de journaux parlés nettement accrus ; ce fut lui également qui lança un programme alors très innovant et qui devait connaître un succès certain : les premières émissions de télévision.

Après l'épisode du Front Populaire, pendant lequel il resta en retrait tout en œuvrant dans la presse (grâce au soutien du journal *L'Ami du peuple*, dans lequel écrivait Lafue), Mandel revint aux affaires dès avril 1938, cette fois comme ministre des Colonies dans le cabinet de Daladier. Resté à ce poste durant la Drôle de guerre, ce ne fut que le 18 mai 1940 qu'il obtint le ministère régalien qu'il convoitait (après l'avoir refusé en mars) : l'Intérieur. Mais la Débâcle était commencée, et c'était trop tard pour avoir une action profonde. Il n'eut guère que le temps de se faire quelques ennemis supplémentaires : les journalistes de *Je suis partout*⁶⁷, qu'il voulut faire arrêter et qui ne devaient pas le lui pardonner⁶⁸ ; le maréchal Pétain, tout nouveau président du Conseil, ne devait pas lui pardonner non plus la lettre d'excuse que Mandel le força à rédiger sous sa dictée, après sa brève arrestation le 17 juin 1940.

Placé en résidence surveillée, puis interné d'abord en Auvergne, puis dans les Pyrénées, Mandel allait être l'objet de nombreuses poursuites, et la proie de violentes attaques par la presse collaborationniste durant l'Occupation. Incarcéré en Allemagne (en compagnie de Léon Blum) en avril 1943, il fut ramené à Paris le 4 juillet 1944, et abattu par la Milice le 8 juillet dans la forêt de Fontainebleau. Lorsqu'il apprit cette disparition, Pierre Lafue était encore à Vichy (où, écrivit-il « la mort de Mandel et les commentaires qui l'ont suivie ont achevé de me faire prendre en horreur le cloaque vichissois »⁶⁹) ; il rédigea un émouvant hommage à son mentor disparu⁷⁰.

Durant ces presque six années de collaboration politique avec Mandel, quel fut le rôle de Lafue ? Pour cerner les fonctions de ce proche collaborateur (qui disposait d'un accès direct au bureau de Mandel, lequel n'était pas réputé pour son aménité⁷¹), nous disposons, outre les textes et les archives de Lafue lui-même, d'une source de première main sur la vie et l'activité du cabinet de Mandel : les souvenirs publiés après-guerre par un autre membre du cabinet, Francisque Varenne⁷². Celui-ci y décrit, avec une bonhomie plaisante, l'état d'esprit qui y régnait : « une bonne saine camaraderie nous unissait, et à défaut du travail absent, nous avions dans les couloirs du ministère de longues controverses sur les événements du jour. L'humeur du ministre nous était un constant sujet de dissertation »⁷³. Peu de travail, en effet, car Mandel traitait directement toutes les questions, et « personne dans le cabinet n'avait une ombre de pouvoir et ne devait prendre la moindre initiative »⁷⁴. Sans être toujours officiellement présent dans les organigrammes, Pierre Lafue (que Varenne appelle « le distingué homme de lettres »)⁷⁵, était assez peu occupé pour pouvoir continuer en parallèle ses acti-

65 J.-N. JEANNENEY, *op.cit.*, p. 62 ; à propos de cette nomination au ministère des PTT d'un personnage politique de premier plan auquel on prêtait de grandes ambitions, relevons cette remarque lapidaire et cruelle de Pierre Gaxotte : « Machiavel avait une ambition. Machiavel voulait être facteur » (*Candide*, 15 novembre 1934, cité par J.-N. JEANNENEY, *op.cit.*, p. 73-74).

66 Celle-ci fut par ailleurs peu appréciée du personnel et des syndicats, qui goûtaient peu ses accès d'autoritarisme et les humiliations qu'il prenait plaisir à faire subir à ses collaborateurs. Aussi quitta-t-il son ministère, en juin 1936, sous les huées du personnel (J.-N. JEANNENEY, *ibid.*).

67 Lafue intervint personnellement auprès de lui pour éviter l'arrestation à Brasillach, qu'il connaissait pour être son collègue journaliste notamment à la *Revue universelle* (P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.* p. 187).

68 Ainsi Lucien Rebatet (ancien collègue de Lafue à *La revue universelle*, osa-il écrire à l'annonce de sa mort : « Pour une fois, la Milice avait travaillé utilement, liquidé notre plus implacable ennemi. Je me sentais vengé de la torture morale que j'avais enduré par lui au début de 1940 » (*Mémoires d'un fasciste*, t. II, 1914-1947, Paris, Pauvert, 1976, p. 174, cité par J.-N. JEANNENEY, *op.cit.*, 158).

69 P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 219 (28 juillet 1944).

70 « En souvenir de Georges Mandel » [1945], AN, 653 AP 39, dossier 2, 3 p. dactyl.

71 P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 131 sq (2 décembre 1934).

72 Francisque VARENNE, *Mandel, mon patron*, Paris, Défense de la France, 1947, 230 p. L'ouvrage reproduit en outre (p. 9) une intéressante caricature de 1938, due à Ledoux, dessinateur au journal *Punch*, qui présente l'ensemble des membres du cabinet – dont Lafue – pourvus de leurs noms, précisions dont est dépourvue la version de ce dessin exposée au siège de la Fondation ; c'est pourquoi nous jugeons utile d'en faire ici la liste exhaustive (de gauche à droite) : Varenne, Des Adrets, Giraud, Haugade, Besselère (qui était selon Varenne « le seul occupé de nous tous », *ibid.*, p. 168), Mellac, Revoil, Diethelm, Brusset, Roques, Alphan et Lafue.

73 *Ibid.*, p. 167-168.

74 *Ibid.*, p. 165.

75 *Ibid.*, p. 167.

vités de journaliste, son métier d'enseignant et ses projets d'écriture. Il jouait tout de même un rôle discret mais essentiel : celui d'écrire les discours et les textes du ministre. Rôle crucial car toujours selon Varenne, Mandel, « qui parlait admirablement dans le particulier, [...] était comme paralysé dès qu'il prenait la plume »⁷⁶.

Son rôle semble avoir été particulièrement notable dans l'encouragement d'un secteur auquel il tenait particulièrement (et dans lequel il devait s'illustrer après-guerre par des feuilletons historiques) : la radio-diffusion. Parmi les nouveautés remarquables qui furent mises en avant durant ce ministère⁷⁷, signalons l'augmentation significative de la durée moyenne des émissions quotidiennes (de six à huit heures à quatorze à seize heures), avec des journaux parlés à la fréquence accrue (13 heures, 18 h 30 et 22 h 30) ; l'horloge parlante ; la réalisation de grands reportages retransmis en direct (tels le couronnement du roi Georges V ou des séances de la Société des Nations) ; des « dramatiques » d'une heure et demie tous les quinze jours (dans lesquels Lafue s'illustra particulièrement)⁷⁸ ; des émissions coloniales réorganisées, dans diverses langues, ou encore des émissions visant toute la famille (y compris des émissions enfantines) et des retransmissions artistiques (en provenance, par exemple, du grand casino de Vichy). « Le ministre a pensé à tous : à la femme [...], à l'enfant [...], à l'adulte [...], à la famille réunie autour du foyer après une journée de labeur »⁷⁹.

Un large cercle de fréquentations

Du fait de ses fonctions de journaliste, Pierre Lafue côtoyait ce qu'on pourrait appeler « le tout-Paris », surtout dans les domaines de la politique et de la littérature. Sa correspondance privée abonde donc en noms relativement fameux, surtout dans les milieux conservateurs, même s'il s'agit souvent de relations épistolaires professionnelles (envois d'ouvrages, réponses à des articles parus, demandes d'articles...), qui n'impliquent pas forcément une convergence de vues. Parmi ses fréquentations proches, on trouve ainsi de nombreux hommes de droite, parfois très à droite et sympathisants de l'Action française. A la fois collègues journalistes et amis fidèles, citons Henri Massis, Henri Clouard, André Lang, Francis Ambrière (Prix Goncourt obtenu en 1946 pour 1940)⁸⁰. Moins proches, mais souvent fréquentés, il y avait Jean Paulhan, Daniel Halévy (beau-père de Louis Joxe), François Le Grix, directeur de *La revue hebdomadaire* et de *L'Ami du peuple*, aux convictions très nationalistes et peu démocratiques. Pierre Drieu La Rochelle est évoqué souvent ; Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Jacques Benoist-Méchin, Ramon Fernandez, semblent davantage des connaissances, encore que le premier fût longtemps son collègue à la *Revue universelle*⁸¹. Ajoutons bien sûr à ceux-là les hommes politiques de premier plan qu'étaient Gaston Doumergue et Georges Mandel, ainsi que ses collègues dans le cabinet de ce dernier : Philippe Roques, Francisque Varenne...

Ses amitiés politiques, ses articles, ses prises de position journalistiques ne lui valurent pas que des amis : l'inspecteur d'académie chargé d'examiner sa demande de mutation à Paris en 1929 ne manquait pas de critiquer ses positions extrêmes : article favorable à *L'Action française*, critique de l'éducation universitaire dans son premier roman *La France perdue et retrouvée*, « où on le voit passer

76 *Ibid.*, p. 181.

77 AN, 653 AP 7, et notamment ce document dont sont extraits les données chiffrées : [P. Lafue], « 18 mois d'efforts du service de la radio-diffusion nationale », 1938, 13 p.

78 Préludes aux feuilletons radiophoniques qui devaient faire les beaux jours de la Radio-diffusion française d'après-guerre, ces « dramatiques » réalisées par Lafue en 1938-1939 avaient des thèmes historiques comme Savorgnan de Brazza ou Isabelle Eberhardt (AN, 653 AP 44, p. 5).

79 *Ibid.*, p. 7.

80 Si les trois premiers sont un peu oubliés, Ambrière a gardé, croyons-nous, une certaine notoriété en raison du prix Goncourt qu'il obtint en 1940 pour *Les Grandes vacances*, ouvrage qui se déroule dans un stalag alors qu'il était lui-même prisonnier en Allemagne.

81 AN, 653 AP 8-9. Lafue semble avoir eu avec le jeune Brasillach des relations sinon amicales, du moins cordiales pendant une bonne partie de leur carrière. Mais en cela, il n'était pas le seul dans le Paris intellectuel d'avant-guerre... Notons l'émotion dont témoigne Lafue, dans ses mémoires non publiés, à l'annonce de son exécution en février 1945 : après avoir convoqué le souvenir de son ami, « de toute la journée je n'ai pu me remettre au travail » (AN, 653 AP 12, 8 février 1945). On relève par ailleurs une enveloppe (vide) datée de 1935, adressée à « M. Brasillach, critique de 1935, 51, rue Saint-Georges » au milieu des papiers personnels de Lafue (AN, 653 AP 3, dossier 3).

du bolchévisme à l'extrême opposé »⁸²... Son récit de la journée du 6 février 1934⁸³, son intérêt pour les personnalités fortes à même de redresser le pays, témoignent d'un intérêt, d'une fascination parfois, pour un pouvoir fort, nationaliste et autoritaire⁸⁴. Intérêt littéraire et journalistique, cependant, qui se manifesta autant pour Mussolini que pour Lénine, voire un peu romanesque, qu'il mit en scène d'ailleurs dans certains de ses romans. Les amitiés de Lafue ne le conduisaient pas que vers des hommes de droite : d'abord parce qu'on identifie chez lui une grande ouverture d'esprit (vers le protestantisme, vers le communisme), et ensuite parce que sa correspondance dénote également des relations avec des personnalités moins marquées et parfois clairement de gauche (Robert Aron, Gilbert Cesbron, Raymond Queneau, René Clair, ou Marguerite Duras, déjà évoquée plus haut), sans oublier qu'il adhéra à la Confédération générale du travail (CGT) dès 1938⁸⁵, et qu'il manifesta dès son plus jeune âge, on l'a vu, un grand intérêt pour le communisme⁸⁶.

La carrière littéraire

Il n'entre évidemment pas dans le cadre de cette étude de se lancer dans une critique littéraire de l'œuvre abondante qu'a publiée Pierre Lafue. Limitons-nous à en brosser un rapide tableau⁸⁷. Les œuvres de Pierre Lafue peuvent être regroupées en plusieurs grandes catégories. D'une part les livres sur l'histoire de France, dont il devait se faire une spécialité : parmi ses nombreuses monographies, son *Assassinat du duc de Guise* (Paris, 1942), est l'une des plus citées, et fut d'ailleurs rééditée. Son *Histoire du peuple français* (1952) est également devenue une référence.

Une deuxième catégorie est celle des ouvrages d'histoire sur l'Allemagne et les pays germanophones, dont Lafue était un spécialiste reconnu : il devait s'y illustrer dès ses premières publications avec *La Restauration de l'Empire bismarckien* (1925). Après-guerre, son *Histoire de l'Allemagne* (1950) et sa *Marie-Thérèse* (1956) figurent parmi ses titres les plus fameux, qui furent traduits du reste en plusieurs langues⁸⁸.

Distinguons une autre catégorie : celle, moins fournie, des ouvrages de politique et d'histoire européenne, souvent appuyé sur une série d'articles ou de reportages parus auparavant. On peut y classer son fameux *Lénine ou le mouvement* (1930), réalisé à partir de ses rencontres avec le grand homme de 1916 et de 1922, ainsi que l'ouvrage de commande qu'est son *Doumergue, sa vie, son destin* (1933).

Enfin, Lafue fut également romancier : ses publications tiennent tout entières sur quelques années seulement (de 1927, et même – si l'on met à part son premier roman *La France perdue et retrouvée* – de 1938 à 1947). De cette relativement brève période, ressort la dimension fortement autobiographique de ses œuvres, que lui-même reconnaissait d'ailleurs, et que nous avons soulignée plus haut à propos de son premier roman ou des figures féminines des volumes de Patrice.

Nous demanderons-nous pour terminer quels étaient les ouvrages préférés de Lafue lui-même ?

82 AN, F/17/27 731, dossier de carrière de P. Lafue, rapport de l'inspecteur d'académie, avril 1929.

83 P. LAFUE, *Pris...op.cit.*, p. 107-111 et AN, 653 AP 12.

84 Nous n'avons par ailleurs trouvé aucune trace d'antisémitisme dans ses articles ni dans ses ouvrages, à moins qu'on puisse en déceler des traces dans une description vaguement méprisante qu'il donnait des Juifs polonais dans son article de jeunesse « Les jours sombres de Varsovie » (*Revue critique des idées et des livres*, 28 novembre 1920, p. 410-421). Par ailleurs, Hélène Stefanowicz et Arthur Fleisher étaient tous deux juifs.

85 AN 653 AP 4, dossier 1. Il s'agissait de la fédération de l'enseignement de la CGT.

86 Yolande d'Argence évoque aussi, dans ses mémoires personnels, les fréquentations de Lafue dans la seconde partie de sa vie, et confirme que Massis, Ambrière, Lang, furent des amis de toute une vie. Elle mentionne également Georges Day, Paul Gordeau, Jean Marin, ainsi que Louis Joxe (qui devait écrire la brillante préface de *Pris sur le Vif*), Adrien Dansette, Jean Fourastié. Elle ajoute que son mari n'avait plus alors qu'un "ennemi", Pierre Gaxotte, qui le détestait parce qu'il avait écrit une histoire de l'Allemagne pendant que lui-même en préparait une : « Il dut attendre huit ans avant de faire sortir son livre. Comme par hasard Pierre en écrivit un autre, *L'histoire du peuple français*, pendant que Gaxotte en préparait un qui ne put sortir que dix ans après sous le nom de *Histoire des Français* ». Mais, ajoute Yolande d'Argence non sans ironie, « dans ses livres, on trouve bien des notes que Pierre avait déjà publiées ». (Y. d'ARGENCE, *La Maladetta, op.cit.*, p. 204-205). Rivalités d'auteur, qui sont sans doute peu de choses en comparaison des inimitiés qu'avait connu Lafue pendant les années trente et quarante.

87 Le détail de ses œuvres figure à la fin du présent document.

88 Si l'on nous permettait une mention personnelle, nous signalerions son *Kurte et Grete, Allemagne, 1929* (1930), fondé sur une série de reportages, qui tient à la fois de l'essai politique et du récit de voyage dans l'Allemagne de Weimar, et qui possède un intérêt et un charme particuliers.

« En histoire, mon *Henri III* : l'homme est mystérieux et bizarre ; le souverain très supérieur à sa légende. Je me suis bien amusé à découvrir son "secret". Parmi mes romans, le premier volume de *Patrice ou l'été du siècle* peut-être parce qu'il est, en partie, une autobiographie. Et bien entendu, ajoutait-il, le livre que je n'ai pas encore écrit... »⁸⁹.

89 P. LAFUE, *L'Assassinat du duc de Guise*, Paris, Éditions Club de la femme, 1962, p. 14.

Chapitre III

Un germaniste sous l'occupation

Être spécialiste de l'Allemagne, une qualité et un fardeau

Pierre Lafue se trouva, particulièrement à partir du début des années trente, et plus encore à partir de l'Occupation, dans la position délicate de ces quelques germanistes confirmés au fond pas si nombreux, qui semblaient tout désignés pour être accusés de germanophilie. Situation difficile s'il en est, surtout lorsque s'y mêle l'illusion rétrospective des faits... Dans sa brillante synthèse consacrée aux *Germanistes français et l'Allemagne (1925-1949)*, Roland Krebs décrit dans le détail les attermoissements, les hésitations et les menaces que connaissaient les germanistes français durant cette période, ainsi que les nombreuses collaborations, c'est le cas de le dire, qui se développèrent pendant la période de l'Occupation. Il ne fait aucune allusion à Pierre Lafue⁹⁰.

Être germaniste, et même germaniste en vue, ne signifiait pas forcément être un admirateur d'Adolf Hitler, loin s'en faut : voilà une évidence qu'il faut pourtant rappeler. Des personnalités comme Jacques Decour, fusillé par les Allemands en 1942 mais qui avait été lui aussi licencié d'allemand et partit enseigner en Allemagne en 1930, comme Robert d'Harcourt, germaniste et grand résistant qui fut révoqué par Vichy, ou André François-Poncet, normalien agrégé d'allemand, ambassadeur en Allemagne de 1931 à 1938 et qui fut arrêté en août 1943 par les Allemands et emprisonné jusqu'en 1945, sont là pour le rappeler⁹¹. Rien n'indique que Lafue ait fréquenté les institutions intellectuelles germanophiles créées ou encouragées par les Nazis⁹². En revanche, peut-être n'est-il pas complètement anodin que son premier roman, *La France perdue et retrouvée*, paru en 1927, inspiré de l'histoire d'un jeune soldat français qu'il a côtoyé personnellement, soit d'un pacifisme et même d'un anti-militarisme revendiqués⁹³ ?

90 Roland KREBS, *Les germanistes français et l'Allemagne (1925-1949)*, préface d'Alfred Grosser, Paris, Sorbonne université Presses, 2020, 353 p. Les sources consultées ne laissent pas non plus apparaître de relation épistolaire ou professionnelle avec des universitaires germanistes quelque peu compromis dans la collaboration intellectuelle avec l'Allemagne et qui durent en répondre à la Libération, tel Jean-Philippe Larose (qui fut mis à la retraite d'office), Maurice Roy ou Achille Bertrand (respectivement inspecteur d'allemand et secrétaire général de l'Instruction publique pendant l'Occupation), ou Jean-Edouard Spenlé, l'un des rares germanistes français réellement engagés idéologiquement derrière le Reich, directeur du Centre universitaire méditerranéen de Nice, et qui fut révoqué (R.Krebs, *op.cit.*, p. 88-92, p. 203-216 et p. 314).

91 *Ibid.*, p. 39 sq., p. 191 et p. 310.

92 Citons, à Paris, l'Institut d'études germaniques (présidé par Maurice Boucher), ou l'Institut allemand, fondé en septembre 1940, 52, rue Saint-Dominique, dans les anciens locaux – cruelle ironie – de l'ambassade de Pologne.

93 *La France perdue et retrouvée*, Paris, Librairie Plon, 1927, 223 p. Lafue a également des mots très violents sur la révolte qui l'habita dans ses jeunes années et son refus de faire la guerre, dans ses mémoires non publiés (AN, 653 AP 14).

Dans la Drôle de guerre et la Débâcle

Lafue étant membre du cabinet de Mandel, ministre des Colonies, ses fonctions furent alourdies du fait de la mobilisation d'une partie des membres du cabinet. Bien que Lafue ne fût pas mobilisable, il fut réclamé par Mandel et réduisit ses heures d'enseignement pour être affecté (dès octobre 1939), dans le service de la propagande du Haut-commissariat des Informations⁹⁴. Il se mit à exercer ce qu'il appelait lui-même le « difficile métier de censeur »⁹⁵. Se plaignant d'un surcroît de travail, il sollicita un renfort et se vit attribuer une jeune collaboratrice experte de l'Indochine (où elle était née) : Marguerite Donnadiou, épouse Antelme, plus tard connue sous le nom de Duras.

Quelques jours après l'attaque allemande du 10 mai 1940, Georges Mandel fut nommé ministre de l'Intérieur, et Lafue s'installa avec son mentor place Beauvau. Brève installation, puisqu'il fallut évacuer Paris dès le 7 juin⁹⁶, en compagnie de la jeune Marguerite. Au cours de cette escapade amoureuse, déjà évoquée plus haut, et qui para d'un charme inattendu ces jours dramatiques, Lafue vint se réfugier d'abord à Tours, puis, dès le 16 juin, chez son frère Jules à Tulle. En accord avec lui, il entreprit quelques démarches politiques pour préparer le relèvement du pays et la résistance à l'occupant, et se rendit brièvement à Bordeaux pour rencontrer le nouveau secrétaire général des PTT qu'il connaissait personnellement⁹⁷. À la fin de l'été, apprenant qu'il devenait possible de passer la ligne de démarcation, les deux amants s'empressèrent de rejoindre Paris⁹⁸.

Reprise de ses activités aux débuts de l'Occupation

Ainsi, dès le 5 septembre 1940, Lafue était de retour à Paris, où la vie intellectuelle reprenait⁹⁹. Il retourna à ses activités d'enseignement au lycée Jean-Baptiste Say (et au lycée Turgot) à la rentrée. Il continua également ses activités littéraires : il publia le roman *La Plongée* (1941), qui était sans aucun contenu politique¹⁰⁰. En 1942, il continuait à s'intéresser à des sujets très éloignés de la politique, et publiant deux ouvrages d'histoire consacrés à des épisodes dont le caractère tragique ne pouvait que faire écho au présent : *L'assassinat du duc de Guise*, et *Louis XVI, l'échec de la révolution royale*, qui connurent un certain succès. Plusieurs de ses ouvrages antérieurs sur l'Allemagne auraient été inscrits sur la liste Otto, la fameuse liste établie par Otto Abetz, ambassadeur du Reich en France, des ouvrages interdits¹⁰¹. Il reprit une certaine vie mondaine, allant, comme il l'écrivit avec humour¹⁰² tantôt chez Lipp tantôt aux Deux-Magots (quartiers généraux de deux tendances politiques contraires, mais pas encore irréconciliables). Il se remit à fréquenter ses amis et connaissances d'avant-guerre : Drieu La Rochelle, Jean-Pierre Maxence, Robert Brasillach, Jean Paulhan, Ramon Fernandez, François Mauriac...

Pour autant, il sembla convaincu très tôt de la défaite allemande. Ainsi, dès janvier 1942 (alors que le Reich triomphait encore sur tous les fronts, et que rares étaient encore ceux qui croyaient son

94 AN, F/17.27 731, dossier de carrière de P. Lafue.

95 P. Lafue, *Pris sur le vif*, op.cit., p. 165.

96 AN, 653 AP 14, « Un homme, une époque » (ms. dactylographié), p. 250 sq.

97 AN, 653 AP 13, 31 juillet 1940. Il s'agit de Pierre Cathala (1888-1947), qui venait de prendre les fonctions de secrétaire général des PTT, et à qui Lafue demanda de tenir le moins de compte possible des directives qui lui arriveraient du nouveau gouvernement... Ce proche de Pierre Laval devait par la suite occuper plusieurs fonctions ministérielles importantes à Vichy.

98 AN, 653 AP 14, op.cit., p. 274 sq.

99 Dans un premier temps, Lafue aurait pu travailler (sans doute brièvement car les mentions de cette mission sont fort rares) pour la délégation française auprès de la commission d'armistice de Wiesbaden (AN, F/7/15 746, Renseignements généraux, dossier 8813). Cette information n'a pas été confirmée par ailleurs. S'agissait-il plutôt d'une éventuelle participation aux activités de la commission de Wiesbaden qui furent rapatriées à Vichy à partir de 1943 ? (Cf. www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/series/pdf/AJ41_2009.pdf)

100 Le gouvernement de Vichy aurait prescrit de le retirer des devantures, en raison de son caractère un peu leste, et ce dès les premières pages de l'ouvrage (P. LAFUE, *La Plongée*, Paris, Gallimard, p. 9 sq.)

101 Cette interdiction est mentionnée dans plusieurs documents tardifs (AN, 653 AP 1, dossier 1).

102 P. Lafue, *Pris sur le vif*, op.cit., p. 197.

effondrement possible), il écrivit un projet d'article, probablement jamais publié, qu'il souhaitait transmettre à George Mandel, son ancien mentor alors emprisonné, et qui s'intitulait sans ambages : « Les raisons qui indiquent rationnellement, et presque mathématiquement que l'Allemagne sera forcément vaincue »¹⁰³.

La fuite... à Vichy

À la fin de l'année 1942, Lafue prit la décision de quitter Paris. Il est difficile de déterminer avec précision ses motifs. Lui-même, dans la procédure judiciaire dont il fut l'objet au printemps 1945, affirma avoir dû pointer à la police allemande, et avoir même fait l'objet d'une perquisition en son absence¹⁰⁴, sans avoir pu déterminer qui en était à l'origine (police française, police allemande ou autre milice mal intentionnée). Il semble que le facteur déclencheur de sa décision fut la publication d'un violent article dans *Je suis partout*, qui le mettait nommément en cause comme « profiteur d'avant 1940 » et « séide de Mandel ». Toujours est-il qu'il passa en zone sud au mois de mars 1943. Il fallait pour cela obtenir un *ausweiss*, qu'il aurait obtenu par un ami non identifié, et à la condition d'adhérer au groupe Collaboration. Cette accusation, rapportée par les renseignements généraux dix ans plus tard¹⁰⁵, semble toutefois douteuse, car dans ses mémoires (publiés et non publiés), il décrivait précisément comment, le 20 mars, il avait passé la *Demarkationslinie* en fraude et de nuit¹⁰⁶. Le 22 mars il était chez son frère à Tulle et le 15 avril, il parvenait dans la capitale administrative de l'État français.

Choisir de se réfugier précisément à Vichy pouvait sembler pour le moins étrange, et même suspect, aux yeux des membres de la commission d'épuration qui devait étudier son cas au printemps 1945. Pourquoi précisément Vichy ? Plusieurs raisons peuvent être avancées. La première, personnelle et privée, était que Lafue y avait enseigné et habité pendant douze années : il y avait ses habitudes et s'y sentait à l'aise et en sécurité, plus qu'un autre : c'était celle qu'il mit en avant¹⁰⁷. La deuxième, déjà moins avouable, était qu'il pensait y être davantage en sécurité, à l'abri de ses amitiés d'avant-guerre avec de nombreux membres plus ou moins influents des cabinets ministériels. La troisième, qu'il réfuta vigoureusement à la Libération, était qu'il aurait eu des projets bien réels d'œuvrer intellectuellement à Vichy.

Activités à Vichy (1943-1944)

Les motifs avancés par Lafue lui-même, dans ses lettres au proviseur de son établissement pour demander son congé, sont d'une précision troublante. Il se déclare chargé de « réunir et commenter les textes d'un recueil destiné à la propagande française à l'étranger, et qui doit mettre en valeur notre effort littéraire, artistique et scientifique depuis 1940 ». Il se dit encore « chargé par le ministère de l'Information de faire des conférences éducatives dans les centres de jeunesse, et l'on vient de [lui] demander de participer à la rédaction d'un manuel d'histoire et d'éducation civique qui paraî-

103 AN, 653 AP 39, dossier 2.

104 AN, F/17/16830, dossier d'épuration administrative de Pierre Lafue.

105 AN, F/7/15 746, Renseignements généraux, dossier 8813 (1953). S'étant vu refuser l'*ausweiss*, indique ce rapport, Lafue demande « à un de ses amis qui le lui fait obtenir après l'avoir fait adhérer au groupe Collaboration ». Au-delà des personnalités très en vue qui siégeaient à son comité directeur ou dirigeaient ses différentes sections créées par spécialités du monde intellectuel et artistique (Alphonse de Châteaubriant, Abel Bonnard, Pierre Drieu La Rochelle, mais aussi le sculpteur Paul Belmondo ou l'acteur Jean Sarmant), il faut rappeler que celui-ci a compté des dizaines de milliers de membres dans de nombreuses sections de toute la France : cette adhésion est donc plausible mais presque intracable (voir Julien PREVOTAUX, *Un européisme nazi, Le groupe Collaboration et l'idéologie européenne dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, F.-X. De Guibert, 2010, 276 p.).

106 Cf P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 210-212 et AN, 653 AP 14.

107 Son adresse à Vichy semble avoir été 23, rue Bardieux, soit celle qui était déjà la sienne en 1919 (AN, 653 AP, 3, dossier 3 et AN, 653 AP 5, dossier 1), puis 32, rue Gaillard, chez un ami non cité (Cf. P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 211).

tra l'année prochaine »¹⁰⁸. Quelques jours plus tard, dans une nouvelle lettre, il se disait « ... chargé de diverses missions d'ordre scientifique et littéraire, conférences, collaboration à la rédaction d'un manuel d'histoire et d'éducation civique, édition d'un recueil de textes, demandée par le Maréchal, et destinée à montrer que l'activité intellectuelle de la France continue... »¹⁰⁹. Et il ajoutait : « Je suis chargé de conférences pour le ministère de la jeunesse. En outre, le cabinet du Maréchal m'a demandé de mettre sur pied un nouvel ouvrage de propagande française consacré, cette fois, à notre production artistique ».¹¹⁰ Ces éléments détaillés et précis sont répétés, avec presque autant de soin, dans sa lettre de demande de renouvellement de son congé pour l'année 1944¹¹¹... Pourquoi avoir donné tant de détails, s'ils n'étaient que pure invention ?

Ses allers-retours entre Paris et Vichy, ignorés de la commission d'épuration, mais dont les mentions affleurent dans ses mémoires non publiés, et ce deux mois à peine après son installation à Vichy, peuvent également interroger : s'il s'y sentait en péril, pourquoi retourner à Paris, même pour de brefs séjours ?¹¹²

À la commission d'épuration qui l'interrogea, par écrit puis de vive voix, il répondit avec force que ces informations étaient tout à fait erronées, jusqu'à ce que la commission lui fit observer que c'était lui-même qui les avaient écrites... La commission ne trouva pas trace de ces activités, et Lafue n'allait évidemment pas la détromper. Si elles existèrent, elles furent de toute façon peu significatives dans la collaboration : nous n'avons pas trouvé mention de manuel scolaire ni de conférences (mais cela peut se comprendre, du moins pour celles-ci). Il semble avéré en tous cas que cet homme de l'écrit passait de nombreuses journées à la Bibliothèque nationale, qui avait transféré une partie de ses collections à Vichy. On sait qu'il publia plusieurs ouvrages historiques pendant cette période.

Découverte de la Russie

Un ouvrage, pourtant, pose question : *Découverte de la Russie*, pamphlet violemment anti-russe et anti-bolchévique, recueil d'articles historiques et politiques publié sous le nom de son vieil Henri Massis, mais qui mentionne clairement le nom de Lafue. Le livre fut publié en avril 1944, date à laquelle il commençait à devenir périlleux de publier des pages manifestement conformes à la propagande du Reich. Citons ici les tout premiers mots de l'avertissement liminaire de l'ouvrage : « Nous réunissons ici plusieurs études sur la Russie qu'avec la collaboration de M. Pierre Lafue, l'historien de Lénine, nous avons récemment écrites, pour expliquer ce que d'aucuns, en présence des événements actuels, n'hésitent pas à nommer le "miracle russe" »¹¹³. L'ouvrage, loin d'être purement historique comme d'autres ouvrages que Lafue publia pendant l'Occupation, s'inscrivait donc bien dans un combat intellectuel et politique contre l'URSS, et ce au printemps 1944. La suite de l'avertissement fait allusion à une série d'études déjà publiées, donc récemment, et qui, ayant « retenu l'attention », étaient de ce fait rassemblées dans l'ouvrage, avec une intention militante bien affichée : « désabuser les esprits, et leur découvrir la réalité du péril que la Russie bolchéviste fait peser sur le monde et sur la civilisation tout entière ». Le projet politique de soutien à la lutte contre l'URSS et ses alliés était donc on ne peut plus clairement affiché, revendiqué et présenté même comme la raison d'être de l'ouvrage¹¹⁴.

108 Lettre du 27 novembre 1942 au proviseur de Jean-Baptiste Say (AN, F/17/27 731).

109 AN, F/17/27 731, lettre du 22 décembre 1942. La note des Renseignements généraux indique « ...qu'il a été chargé par le Maréchal, qu'il avait rencontré à plusieurs reprises à Vichy, de la rédaction d'un ouvrage historique, qu'il n'a du reste pas écrit » (AN, F/17/15 746, dossier 8813).

110 AN, F/17/16830, dossier d'épuration administrative de Pierre Lafue.

111 AN, F/17/27 731. La demande de renouvellement pour l'année 1944-1945 est en revanche plus laconique sur ses activités d'écriture au service de la Révolution nationale, mais cela peut se comprendre car elle est sinon écrite, du moins datée du 5 juin 1944.

112 AN, 653 AP 14, et par exemple sa lettre du 22 juin 1943 par lequel il répondait au proviseur du lycée Jean-Baptiste Say, datée de Paris... dont il serait parti en fraude en mars. « Je m'excuse très vivement de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre, mais je ne l'ai trouvée qu'aujourd'hui, en rentrant de Vichy » (AN, F/17/27 731, dossier de personnel de Lafue). On peut aussi se demander comment il passait la *Demarkationslinie* s'il ne possédait pas le fameux *ausweiss* que lui aurait obtenu soit son adhésion au groupe Collaboration, soit ses bonnes relations à Vichy. Son dernier séjour à Paris semble dater de février 1944 : « L'ambiance à Vichy est devenue si pesante que j'ai eu envie aujourd'hui de faire un saut à Paris ». Il s'y sentit très mal à l'aise, et en revint trois jours plus tard : « je n'en suis pas moins soulagé d'être à Vichy, où la police allemande ne viendra sans doute pas me chercher » (AN, 653 AP 13, 20-23 février 1944).

113 Voir Henri Massis [avec la collaboration de Pierre Lafue], *Découverte de la Russie*, Paris, H. Ladranchet, avril 1944, p. 7-8.

114 Remarquons au passage que l'ouvrage ne craint pas de faire figurer, à cette date de la guerre et à la première page dans la rubrique « Du même auteur », la mention suivante : « *Les cadets de l'Alcazar* (en collaboration avec Robert Brasillach) ».

L'ouvrage, sur près de 300 pages, garnies de moult références bibliographiques et documentées d'une carte et de plusieurs tableaux, s'attachait souvent avec une grande violence à démontrer le péril russe, tant sur les plans militaire, économique, géographique, qu'intellectuel et culturel. Les attaques violentes contre la Russie s'inscrivaient en outre dans une continuité historique qui répondait à l'idée d'une guerre de civilisation, parfaitement en phase avec la propagande collaborationniste et même allemande de l'époque : « Communiste, la Russie l'a toujours été » (p. 23) ; « Un peuple sans expérience historique, voilà le peuple russe » (p. 33) ; « Aussi bien l'apport du peuple russe à la civilisation mondiale a-t-il été à peu près nul » (p. 34).

À la Libération

À la Libération de Paris, Pierre Lafue était à Vichy. Quelques jours avant la fin du régime, il en était encore l'observateur attentif : il rapporta ainsi le projet de faire évacuer le maréchal par les airs, le 16 août 1944, avec l'accord des Américains comme des FFI¹¹⁵. Ses mémoires non publiés s'avèrent nettement plus diserts sur la période : il y raconte par exemple avoir croisé le maréchal au restaurant de l'Hôtel du Parc (20 juin), ou avoir discuté avec Xavier Vallat (26 juillet). Son ami Henri Massis fut arrêté par la Résistance le 20 août¹¹⁶ ; lui-même quitta Vichy le 26 août ; le 5 septembre il était à Clermont, où son frère venait le chercher. « Tant d'événements se sont passés, lui écrivait sa sœur Amélie le 16 septembre 1944, et je suis bien en souci pour toi »¹¹⁷. Après un séjour en Lozère en novembre, il séjourna chez elle en décembre à Montpellier¹¹⁸. Puis, profitant sans doute de l'aura de son frère, figure de la résistance corrézienne, il se fit domicilier chez lui et revendiqua des fonctions à ses côtés. Jules Lafue était un bon protecteur en ces temps troublés : président du comité de Libération de Tulle¹¹⁹, il venait d'être nommé maire à la Libération de la ville, fonction qu'il devait exercer trois ans (août 1944-mai 1947). Son action en faveur de la Résistance avait éclaté au grand jour, ainsi que son rôle dans la protection des Juifs, qui lui valut même, il faut le souligner, le titre de *Juste parmi les Nations*¹²⁰.

Convocation devant une commission d'épuration de l'Éducation nationale

Une dénonciation collective du Front national universitaire du collègue Jean-Baptiste Say, en date du 5 octobre 1944, demanda une enquête sur son activité depuis sa demande de congé. S'ensuivit une série de courriers adressés par cette commission à Lafue, auxquels il répondit avec politesse mais distance, éludant plusieurs fois la convocation sous des motifs divers : courriers qui ne lui parvenaient pas, déménagements successifs, trop grande occupation auprès de son frère en Corrèze, explications suffisantes adressées par courrier... Lafue cherchait manifestement à se faire oublier et changea plusieurs fois d'adresse. Un « jeu de cache-cache »¹²¹ comme l'appela le président de la commission avec un agacement manifeste, qui permit néanmoins à Lafue de repousser l'échéance. « Je ne me sens pas tellement pressé de rentrer à Paris : là-bas la guerre, la guerre civile se poursuit » écrivait-il dans son journal¹²² – et la condamnation à mort de son ami et ancien collègue Brasillach, en janvier 1945, n'était pas pour le rassurer.

115 Pierre Lafue, *Pris sur le vif*, op.cit., p. 220.

116 « On ne peut lui reprocher que quelques écrits malencontreux », écrivit Lafue dans son journal (AN, 653 AP 13). Il était tout de même l'une des « plumes » du maréchal, à qui Lafue attribue la paternité de son dernier texte, le fameux « Adieu » placardé sur les murs de Vichy au moment où le maréchal était emmené de force par les Allemands... (www.etat-francais.fr/ultime-message-du-marechal-petain-aux-francais-20-aout-1944/, consulté le 22 novembre 2023).

117 AN, 653 AP 5, dossier 1.

118 33, rue Marcel de Serres, à Montpellier (AN, 653 AP 5, dossier 1).

119 Lettre de sa sœur Amélie, 16 septembre 1944 (AN, 653 AP 5, dossier 1).

120 Lafue fait allusion, en juillet 1944, dans ses mémoires non publiés, aux informations qu'il glanerait à Vichy pour renseigner les activités de résistance de son frère, et qui seraient la seule raison qu'il aurait encore d'y rester (cf. AN, 653 AP, 14). Il n'apporte toutefois pas de preuve pour étayer cet argument, pourtant majeur, dans sa défense devant le comité d'épuration (AN, F/17/27 731).

121 AN, F/17/16830, dossier d'épuration administrative et F/17/27 731, dossier de carrière de P. Lafue.

122 AN, 653 AP 13, novembre 1944.

Lafue consacra sa retraite forcée à l'écriture du premier volume de son récit d'inspiration autobiographique, *Patrice ou l'été du siècle*, paru en 1945¹²³. Enfin, après avoir repoussé à plusieurs reprises son audition, il fut bien forcé de se rendre à la convocation de la commission d'épuration, le 2 mai 1945¹²⁴. Lors d'une audition rapide, dont la transcription nous est conservée¹²⁵, Lafue répéta essentiellement ce qu'il avait exposé par écrit dans plusieurs échanges de courrier durant le début de l'année 1945 : soucieux d'échapper à l'autorité du ministre de l'Éducation Abel Bonnard, contraint de pointer à la police allemande, victime d'une perquisition de son appartement, accusé nommément dans *Je suis partout*, et persuadé que l'air de Paris devenait « malsain » pour un ancien collaborateur de Georges Mandel, il avait préféré quitter Paris et passer en zone sud au début de 1943. Et c'était seulement pour être certain d'obtenir son congé sans craindre de refus, qu'il avait prétexté des projets de publication crédibles en rapport avec la politique de l'État français.

La commission ne fut pas convaincue : elle eut au contraire « la désagréable impression d'avoir été victime d'une tentative de mystification¹²⁶ ». Elle sanctionna Pierre Lafue de la peine de la « censure » et du reclassement dans les départements » (c'est à dire la rétrogradation en province). C'était la fin de sa carrière d'enseignant.

123 Le 9 novembre 1944, Raymond Queneau lui écrivait pour lui demander, pour le compte de la NRF, le deuxième volume de la *saga* (AN, 653 AP 9, dossier 2), qui serait corrigé, précisait-il non sans malice, par Marguerite Antelme...

124 Notons que d'autres germanistes plus en vue ne furent pas inquiétés, tel Maurice Boucher, qui avait dirigé l'Institut d'études germaniques pendant l'Occupation, qui obtint un non-lieu devant la commission (R. KREBS, *Les germanistes...op.cit.*, p. 309).

125 AN, F/17/27 731, dossier de carrière de P. Lafue. Une procédure de la cour de justice de la Seine en 1945 et à propos de sa participation au groupe Collaboration (qui est n'était nullement évoquée dans la procédure du comité d'Épuration), est évoquée par la note des Renseignements généraux, qui précise qu'elle fut classée sans suite en 1946 (AN, F/7/15 746, Renseignements généraux, dossier 8813, 1953). Il s'agit probablement d'une confusion avec la procédure déjà évoquée.

126 AN, F/17/27 731.

Chapitre IV

Une personnalité considérée du monde des lettres

La suite de la vie de Pierre Lafue fut plus paisible. Il semble avoir arrêté définitivement toute action politique : on ne le trouve plus dans aucun cabinet politique ni ministère. Son attachement à Georges Mandel et ses déboires à Vichy, en furent sans doute la cause.

Il n'enseigne plus : il ignore même (volontairement ou non) les courriers du ministère de l'Éducation nationale qui l'interrogeaient sur sa situation et son éventuelle reprise d'activité, tant est si bien qu'il fut même radié des cadres en 1953¹²⁷. Lorsqu'en 1960 il voulut faire valoir ses droits à la retraite, il dut faire intervenir personnellement le ministre de l'Éducation nationale, Louis Joxe, qui fit abroger cet arrêté¹²⁸.

Après avoir terminé la série des *Patrice*, en partie autobiographique en quatre volumes (1945-1947), il cessa de publier de la fiction¹²⁹, et se consacra essentiellement à l'histoire de France et à ses grandes figures : après son *Louis XVIII* paru en 1944 il publia *Le Père Joseph* (1946), *Henri III et son secret* (1949), *Louis XV, la victoire de l'unité monarchique* (1952) ; *Marie-Antoinette, les complots pour sa délivrance* (1963), ainsi que le volume III de *l'Histoire du peuple français (De la Régence aux trois révolutions, 1952)*.

Désormais entièrement consacré à sa carrière d'historien, et dans la continuité de son intérêt pour la radio, qui remontait au temps où il travaillait avec Georges Mandel, il réalisa également des feuilletons radiophoniques historiques qui connurent un certain succès, comme ceux qu'il écrivit sur Marie Stuart, Charles Quint ou Philippe II¹³⁰.

Il poursuivit, de manière moins intense et moins polémique, sa carrière de journaliste : il alla interviewer l'empereur Bao Dai, le pape Pie XII ou bien le chancelier Adenauer¹³¹. Car il continuait à se consacrer aux pays germaniques, dont il demeurait un grand connaisseur et un visiteur assidu, et publia successivement : *Histoire de l'Allemagne* (1950, soit l'année d'après la fondation des deux républiques allemandes), *Marie-Thérèse, impératrice et reine, 1717-1780* (1956), *La vie quotidienne des cours allemandes au XVIII^e siècle* (1963). Enfin, il s'intéressa à l'histoire de l'Église catholique (dans la

127 Archives nationales, arrêté du 2 avril 1953, dossier de personnel de l'Éducation nationale de Pierre Lafue, AJ 16 / 6041.

128 AN, 653 AP 3, dossier 1 et F.17/27731.

129 Mais pas d'en écrire : on trouve dans le fonds privé conservé aux Archives nationales plusieurs manuscrits de fictions non publiés comme « Ton péché est le mien », « À rebrousse-cours » ou « Tentative d'évasion » (AN, 653 AP 30 à 36). La publication de certains de ces textes serait certainement à envisager.

130 Elles sont au nombre de cinq : *Le crime du roi* (1957, en collaboration avec André Lang) ; *La conspiration du chevalier de Rohan* (1958) ; *Charles Quint ou l'Empire impossible* (1960, en collaboration avec Henri Clouard) ; *Philippe II ou la tyrannie de Dieu* (1963, en collaboration avec André Lang) ; *Marie Stuart change de maîtres* (1965).

131 Cf. P. LAFUE, *Pris...*, *op.cit.*, p. 225 sq.

continuité de certains de ses articles parus avant-guerre¹³²), avec *Sainte Thérèse d'Avila et la vocation de l'Espagne* (1947), puis *Le prêtre ancien et les commencements du nouveau prêtre, de la Contre-Réforme à l'Aggiornamento*, publié en 1967, alors que le concile de Vatican II venait de se clore (décembre 1965).

Habitué des salons littéraires et mondains, tenant lui-même salon avec Yolande d'Argence au 5, rue Alasseur (actuel siège de la fondation), il exerça également comme directeur de collections chez plusieurs éditeurs (notamment de la collection « Les grandes conspirations de l'Histoire » chez Del Duca), et obtint plusieurs prix qui soulignaient la reconnaissance de son œuvre d'écrivain : grand prix de la société des gens de lettres (SGDL) en 1965, prix Lemaitais-Larivière de l'Académie française en 1967¹³³. Membre de plusieurs associations littéraires (SGDL, la Fleur de l'âge, l'Académie de Périgord...), officier de la Légion d'honneur (depuis 1956)¹³⁴, il continua à publier quelques articles, essentiellement historiques, et avait encore bien des manuscrits en cours lorsqu'il mourut brutalement sur la route, en août 1975, quelques jours avant son quatre-vingtième anniversaire¹³⁵. Par un étonnant clin d'œil de l'histoire, en ce même été 1975, paraissait dans la *Revue des Deux-Mondes* ce qui devait être le dernier article de cet historien réputé conservateur, qui ne publiait depuis des années que sur l'Église ou les princes d'Ancien Régime. Et c'était au camarade Lénine qu'il était consacré, cette figure révolutionnaire qui avait enflammé les discussions (et les amours) de sa jeunesse, et qui avait été sa première entrevue majeure et décisive, à l'âge de vingt ans, quelques mois avant la Révolution bolchévique, au bord du lac Léman.

Louis-Gilles Pairault, novembre 2023

132 Notamment « L'Église et l'intelligence », paru le 1er avril 1927 sans nom d'auteur dans *Le Mercure de France*, un temps attribué à Charles Maurras et qui lui avait valu une controverse avec l'Action française.

133 AN, 653 AP 2, dossier 2.

134 AN 653 AP, 4.

135 AN, 653 AP 1, dossier 4. Comme on le sait, dès 1976, à l'initiative de sa veuve qui en a été la première présidente, une fondation à son nom fut créée ; une plaque commémorative figure également depuis cette date au 21, rue du Cherche-Midi (Paris VI^e), et à quelques pas de là, une petite place porte son nom, entre la rue Notre-Dame-des-Champs et le boulevard Raspail.

ÉTAT DES PUBLICATIONS DE PIERRE LAFUE¹³⁶

OUVRAGES SUR L'ALLEMAGNE ET LES PAYS GERMANOPHONES

- *La Restauration de l'empire bismarckien*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1925, 111 p.
- *Kurt et Grete. Allemagne, 1929*, Paris, Éditions Prométhée, 1930, XVII-123 p.
- *La Vie privée de Frédéric II*, Paris, Hachette, 1939, 252 p.
- *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Flammarion, 1950, 590 p. (traductions parues en allemand, en italien et en espagnol¹³⁷).
- *Marie-Thérèse, impératrice et Reine, 1717-1780*, Paris, Flammarion, 1956, 253 p. (traductions parues en allemand et en italien)¹³⁸.
- *La Vie quotidienne des cours allemandes au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1963, 222 p.

OUVRAGES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

- *L'Assassinat du duc de Guise*, Paris, Éditions Colbert, 1942, 245 p.
- *Louis XVI, l'échec de la révolution royale*, [Paris], Hachette, 1942, 296 p.
- *Desmarest, policier de l'Empereur*, Paris, Éditions Colbert, 1943, 246 p.
- *Louis XVIII*, Paris, Les Éditions de France, 1944, 311 p.
- *Le Père Joseph, capucin et diplomate*, Paris, Hachette, 1946, 256 p.
- *Henri III et son secret*, Paris, Hachette, 1949, 299 p.
- *Louis XV, la victoire de l'unité monarchique*, Paris, Hachette, 1952, 317 p.
- *Histoire du peuple français sous la direction de Louis-Henri Parias. III, De la Régence aux Trois Révolutions*, Paris, F. Sant'Andrea, 1953, 381 p.
- *Rohan contre le Roi*, [Paris], Le Livre contemporain, 1959, 254 p.
- *La Tragédie de Marie-Antoinette : les complots pour sa délivrance*, Paris, Del Duca, 1965, 276 p.

OUVRAGES DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE EUROPEENNE

- *Gaston Doumergue. Sa vie et son destin*, Paris, Librairie Plon, 1933, 195 p.
- *Lénine ou le Mouvement*, Paris, Éditions Prométhée, 1930, 219 p.
- *Sainte Thérèse d'Avila et la Vocation de l'Espagne*, Paris, Les Éditions de la Nouvelle France, 1947, 274 p.
- *Le Prêtre ancien et les Commencements du nouveau prêtre, de la Contre-Réforme à l'aggiornamento*, [Paris], Plon, 1967, 349 p.

¹³⁶ Il nous a paru utile de regrouper ses différentes publications en des catégories, certes quelque peu arbitraires, mais qui ont l'avantage de faire ressortir les ensembles et les cohérences des nombreux ouvrages que publia Pierre Lafue au cours de sa longue carrière.

¹³⁷ *Deutschland Geschichte ; Historia de Alemania*, Ed. Surco, 1953, 546 p. ; *Storia della Germania*, Ed. Capelli, 1958, 626 p.

¹³⁸ *Maria Theresa, Königin und Kaiserin ; Maria-Teresa, imperatrice e regina*, Torino, Ed. Saie, 1958, 307 p.

ROMANS

- *La France perdue et retrouvée*, Paris, Librairie Plon (collection « Le Roseau d'or »), 1927, 223 p.
- *La Voleuse*, Paris, Les éditions de France, 1938, 211 p.
- *Le Village aux trois ponts*, Paris, Les éditions de France, 1939, 202 p.
- *La Plongée*, Paris, Gallimard, 1941, 254 p.
- *L'Arbre qui avait pris feu*, [Paris], Gallimard, 1943, 271 p.
- *Patrice ou l'Été du siècle* :
 - I. *Le Sacrilège*, Paris, Gallimard, 1945, 271 p.
 - II. *La Mort de Metzger*, Paris, Gallimard, 1946, 285 p.
 - III. *La Saison des mimes*, Paris, Gallimard, 1947, 243 p.
 - IV. *Fumées sur la ville*, Paris, Gallimard, 1947, 237 p.

OUVRAGES COLLECTIFS

- *Découverte de la Russie* par Henri Massis [avec la collaboration de Pierre Lafue], Lyon, Lardanchet, [avril] 1944, 278 p.
- *Le Baiser de la Reine* par Henri Clouard et Pierre Lafue, Paris, Jules Tallandier, 1955, 254 p.

FEUILLETONS RADIOPHONIQUES

- *Le crime du roi* (1957, en collaboration avec André Lang, interprétée par les Comédiens français).
- *La conspiration du chevalier de Rohan* (1958).
- *Charles Quint ou l'Empire impossible* (1960, en collaboration avec Henri Clouard).
- *Philippe II ou la tyrannie de Dieu* (1963, en collaboration avec André Lang, interprétée par les Comédiens français).
- *Marie Stuart change de maîtres* (1965).

MEMOIRES POSTHUMES

- *Pris sur le vif*, Paris, Del Duca, 1978, 271 p.

SOURCES

Archives nationales (Pierrefitte-sur-Seine):

Sous-Série AJ 16, Archives de l'académie de Paris :

- AJ16 / 6041. Dossier de Pierre Lafue, professeur d'allemand.

Sous-série AJ 41, Organismes issus de l'armistice de 1940 :

www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/series/pdf/AJ41_2009.pdf

Série AP. Archives privées :

- 454 AP 231. Dossier de Pierre Lafue, membre de la Société des Gens de Lettres.

- 653 AP/1 à 44. Fonds Pierre Lafue :

https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/ir/consultationIR.action?irId=FRAN_IR_027993

Sous-série F 7, Renseignements généraux :

- F/7/15 746, Renseignements généraux, dossier 8813 (Pierre Lafue, 1953).

Sous-série F 17, Education nationale :

- F/17/16830, dossier d'épuration administrative de Pierre Lafue.

- F/17/27731. Dossier de professeur d'allemand au collège Jean-Baptiste Say en 1930, retraité le 18 septembre 1960.

Service historique de la Défense (SHD), château de Vincennes:

Archives de la section du contre-espionnage BCRA :

- GR 28 P 2, dossier 114 :

www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/sites/default/files/ir_pdf/ir-35267.pdf

Archives départementales de la Lozère, (Mende):

Sous-Série 4 E. État civil

- 4 E 116, article 18. Naissances, mariages et décès, commune de Pont-de-Monvert :
https://archives.lozere.fr/archive/resultats/etatcivil/tableau/FRAD048_ETATCIVIL/n:88?REch_commune=Pont+de+Montvert&RECH_unitdate_exacte=1895&type=etatcivil

BIBLIOGRAPHIE

- Roland ANDREANI, « Pierre Lafue : un Lozérien à la rencontre de Lénine? » dans *Pratiques et cultures politiques dans la France contemporaine. Hommage à Raymond Huard*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1995, p. 437-446.
- Yolande d'ARGENCE, *La Maledetta*, Fondation Don Bosco, Nice, 1982, 236 p.
- Jean-Noël JEANNENEY, *Mandel, l'homme qu'on attendait*, Paris, Seuil, 1991, 185 p.
- Roland KREBS, *Les germanistes français et l'Allemagne (1925-1949)*, préface d'Alfred Grosser, Paris, Sorbonne université Presses, 2020, 353 p.
- Pierre LAFUE, *Pris sur le vif*, préface de Louis Joxe, Paris, Del Duca, 1978. 271 p.
- Michel PORTAL (révision par Kaltoum GHARDI et Françoise AUJOGUE), « Papiers Pierre Lafue, XXe siècle, 653 AP 1 à 44 », [introduction et inventaire du fonds privé conservé aux Archives nationales] 2008, 44 p. consultable en ligne sur : https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/ir/consultationIR.action?irId=FRAN_IR_027993
- Julien PREVOTAUX, *Un européisme nazi, Le groupe Collaboration et l'idéologie européenne dans la Seconde Guerre mondiale*, Paris, F.-X. De Guibert, 2010, 276 p.
- Ralph Schor, « Xénophobie et extrême-droite : l'exemple de «L'Ami du Peuple» (1928-1937) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 23 N°1, Janvier-mars 1976. pp. 116-144. https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1976_num_23_1_2353, consulté le 25 septembre 2023.
- Jean-Pierre LEVERT, Thomas GOMART, Alexis MERVILLE, *Un lycée dans la tourmente: Jean-Baptiste Say 1939-1944*, Calmann-Lévy, 1995.
- Francisque VARENNE, *Mandel, mon patron*, Paris, Défense de la France, 1947, 230 p.
- Dominique VENNÉ, *Histoire de la Collaboration*, Paris, Pygmalion, 2002, 768 p.
- Marcel-Victor VERNOUX, *Wiesbaden, 1940-1944*, Paris, Berger-Levrault, 1954, 316 p.
- Georges WORMSER, *Georges Mandel, l'homme politique*, Paris, Plon, 1967, 316 p.
- Site internet de la Fondation Pierre Lafue : www.fondationpierrelafue.org/

LISTE DES ANNEXES

Nous donnons comme annexe la liste qui nous semble la plus complète des articles publiés par Pierre Lafue dans différentes revues : ce sont principalement dans *La revue hebdomadaire*, *La revue universelle* et *L'Ami du peuple* (comme cela a été détaillé plus haut) mais avec de nombreuses autres publications dans d'autres périodiques qui sont ici cités.

Nous donnons par ailleurs, à titre d'exemples, trois morceaux choisis des mémoires non publiées de Pierre Lafue, tout à fait absente de son ouvrage posthume *Pris sur le Vif* (Paris, Dela Duca, 1978, 271 p.) et qui illustrent – très partiellement bien sûr – les divers aspects intéressants de ces documents :

- liste des articles identifiés comme publiés par Pierre Lafue (liste dactylographiée établie par Michel Portal, 2006, extrait de AN, 653 AP 44, p. 16-24) ;

- extrait de AN, 653 AP 13, « Pierre Lafue, Un homme, une époque », dactylographié, [début du journal de Pierre Lafue], juin 1920.

- extrait de AN, 653 AP 13, « Pierre Lafue, Un homme, une époque », [voyage à Varsovie avec Héléna Stéfanowicz], juillet 1920.

- extrait de AN, 653 AP 13, « Pierre Lafue, Un homme, une époque », [rencontre avec Marguerite Duras], mars 1940.

- extrait de AN, 653 AP 13, « Pierre Lafue, Un homme, une époque », dactylographié, [aller-retour Paris Vichy], 20-23 février 1944.

- extrait de AN, 653 AP 13, « Pierre Lafue, Un homme, une époque », [chronique de la vie à Vichy : le maréchal au restaurant de l'hôtel du Parc], 20 juin 1944.

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à remercier les membres de la fondation Pierre Lafue; il remercie particulièrement pour leur aide et leurs conseils les membres suivants :

- Mme Françoise Bernard
- Mme Véronique Boniol
- Mme Fabienne Moureau
- M. Antoine Hinfrey, président de la fondation Pierre Lafue
- M. Jean- Noël Jeanneney
- M. Thierry Sarmant.
- M. l'abbé Pascal Thuillier
- ...

Il remercie également le personnel des Archives nationales (site de Pierrefitte-sur-Seine), et particulièrement :

- Mme Charlène Fanchon
- M. Timothée Bonnet
- M. Pascal David-Dormien

Enfin, il salue la qualité du travail accompli par Michel Portal lors du don d'archives effectué en 2006 aux Archives nationales.

